

RETOUR SUR LES MÉTHODOLOGIES DE RECHERCHE FÉMINISTES :

DOCUMENT DE TRAVAIL

**Damaris Rose, D. Phil.
Professeure agrégée
Urbanisation, Culture et Société
Institut national de la recherche scientifique**

damaris_rose@inrs-ucs.uquebec.ca

Soumis à Condition féminine Canada, Direction de la recherche

6 juillet 2001

© Damaris Rose, 2001

Table des matières

RETOUR SUR LES MÉTHODOLOGIES DE RECHERCHE FÉMINISTES : DOCUMENT DE TRAVAIL	1
Introduction	1
I. Méthodes quantitatives contre méthodes qualitatives? Le point sur le débat.....	3
Historique	3
Évolution de la perspective sur les différences entre le quantitatif et le qualitatif....	4
Sur les possibilités et les problèmes de complémentarité entre méthodes de recherche quantitatives et qualitatives	13
II . Le rôle des entrevues de groupe dans une stratégie de recherche	18
Vue d'ensemble.....	18
Différences par rapport aux types de renseignements obtenus lors d'entrevues individuelles	19
Peut-on parvenir à un « point de vue de groupe »?	20
Comment décider quand les entrevues de groupe sont plus indiquées que les techniques d'entrevue ou d'observation individuelles	22
Comment peut-il y avoir une complémentarité entre entrevues de groupe et autres méthodes?	22
Les entrevues de groupe sont-elles plus propices à une recherche participative féministe que d'autres types de méthode?	24
III. Le nœud gordien de l'entrevue féministe « du dedans » ou « du dehors » : le point sur le débat <i>insider/outsider</i>	26
Vue d'ensemble.....	26
Du dedans ou du dehors comme pôles opposés : formulations des premiers temps du féminisme	27
Une évolution vers des positions plus nuancées	27
Identités du dedans et du dehors comme constructions sociales fluides	29
Recherche féministe « du dehors » : un oxymoron?	29
IV. La « recherche participative » dans la pratique : révision du concept et circonspection apparues dernièrement	30
Vue d'ensemble.....	30
Dimensions de la participation	32
Recherche participative dans la pratique : quelques problèmes et limites	34
V. Établir validité et rigueur dans la recherche qualitative.....	38
Vue d'ensemble.....	38
La théorie de position féministe (feminist standpoint theory) et l'évolution des débats autour de la validité	39
Liste de contrôle pour l'établissement d'une « rigueur » dans l'analyse qualitative à base d'entrevues	40
Références citées	44

REVISITER LES MÉTHODES DE RECHERCHE FÉMINISTES : BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE CHOISIE.....	45
Références générales et ouvrages collectifs, sur les méthodes de recherche féministes	45
Bibliographies spécialisées.....	46
Méthodes quantitatives contre méthodes qualitatives? Le point sur le débat. Discussions plus larges, également, sur les liens entre épistémologie et méthode.....	46
Les entretiens de groupe – une méthode féministe? Mérites et limites par opposition à des entretiens individuels	48
Textes clefs sur les entretiens de groupe	48
Le nœud gordien de l'entretien féministe « du dedans » ou « du dehors » : le point sur le débat	49
La « recherche participative » dans la pratique : révision du concept et circonspection apparue dernièrement	50
Références de base sur la recherche participative d'action.....	51
Établir validité et rigueur dans la recherche qualitative.....	51
Manuels et anthologies de base	52

RETOUR SUR LES MÉTHODOLOGIES DE RECHERCHE FÉMINISTES : DOCUMENT DE TRAVAIL

Introduction

Le présent document est le prolongement d'une présentation effectuée par l'auteure pour un atelier réunissant des membres de la Direction de la recherche de Condition féminine Canada, en février 2000. L'atelier avait pour but principal de fournir des ressources aux membres de la Direction amenés à évaluer les projets de recherche soumis au Fonds de recherche en matière de politiques. La présentation s'appuyait sur les débats récents autour des méthodes de recherche dans les sciences sociales et, en particulier, sur l'évolution de la controverse quant à ce qui constitue des « méthodes de recherche féministes ». Le but était d'apporter une aide utile pour déterminer, d'une part, si les méthodologies et techniques de recherche envisagées dans les demandes de subventions pour projet étaient appropriées au sujet de la recherche et, de l'autre, si elles entraient dans le cadre du programme de recherche axé sur les politiques.

La présentation, nullement exhaustive, se concentrait sur *cinq thèmes majeurs* reflétant certains des problèmes de méthodologie les plus communs constatés dans les demandes soumises à Condition féminine Canada au cours des deux dernières années.

- Comment le débat sur l'emploi de méthodes quantitatives ou qualitatives a-t-il évolué depuis l'époque où les chercheuses féministes avaient tendance à rejeter les méthodes quantitatives? Et comment décider dans quelles circonstances un type de méthode est plus approprié que l'autre?
- Le recours à des entrevues de groupe est une technique d'entrevue de plus en plus prisée dans la recherche en sciences sociales et dans la recherche féministe en particulier. Quels sont donc les avantages et les inconvénients des entrevues de groupe par rapport aux entrevues individuelles? Et jusqu'à quel point peut-on voir dans les entrevues de groupe une « méthode féministe »?
- Les chercheuses féministes prônent habituellement le recours, dans les entrevues, à des personnes « du dedans » (*insiders*), pour minimiser la distance et l'inégalité du rapport de forces entre la chercheuse et la personne sur qui porte la recherche, et pour s'assurer que le point de vue du sujet soit bien rendu. Mais quelle évolution a connu cette position, dernièrement? Et, si on se penche d'un peu plus près sur la dichotomie *insider/outsider*, les spécialistes de la recherche sont-ils nécessairement « du dedans » ou « du dehors » (*outsiders*) et la recherche effectuée « du dedans » est-elle forcément préférable?
- Les projets de recherche féministes sont souvent conçus comme « participatifs »; ils impliquent activement les sujets de la recherche dans l'adoption de l'ordre du jour et de la stratégie de recherche. Mais qu'avons-nous appris au fil du temps sur la façon dont la « recherche participative » se traduisait dans la pratique? Et que doit-on en déduire en ce qui concerne l'idéal féministe de démocratisation des processus de recherche?

- Reste une question gardée pour la fin, du fait de son importance primordiale : étant donné la popularité croissante des méthodes qualitatives, désormais admissibles même dans le cadre de recherche devant déterminer l'adoption de certaines politiques, comment évaluer leur validité et vérifier la rigueur de leur mise en pratique, avec un « contrôle de la qualité » à toutes les étapes du processus?

Au fur et à mesure des discussions, il est devenu manifeste qu'il serait bon de partager avec un public plus large la réflexion conduite dans le cadre de l'atelier, et ce dans un double but : susciter des échanges et des débats plus poussés sur les questions envisagées; et fournir un outil aux individus et aux groupes travaillant à l'élaboration d'une demande de subvention pour une recherche s'inscrivant dans la mouvance féministe. D'où la décision de rédiger et de publier une version étoffée et révisée du canevas de l'atelier, avec adjonction d'une bibliographie mise à jour. Le document en question vise à être accessible aux non-spécialistes. Toutefois, quand il s'agit de méthodologie, il y a rarement des réponses claires et nettes; et la diversité qui marque la communauté des chercheuses féministes se manifeste dans leurs stratégies de recherche comme ailleurs. Bref, si vous cherchez ici des « recettes » de projets de recherche féministes recevables dans le cadre d'une recherche en matière de politiques, vous resterez sur votre faim!

D'autre part, il est important de rappeler qu'il s'agit ici d'un *document de travail*, de travaux en cours. Le but n'est pas d'être exhaustif ni de se substituer aux excellents manuels existants. Parmi ceux publiés ces dernières années pour présenter en détail diverses méthodes et techniques de recherche, nombreux sont ceux qui tiennent compte (au moins en partie) des arguments avancés par les chercheuses féministes en ce qui concerne épistémologie et méthode.

Bien qu'elle soit à jour, la bibliographie qui figure en fin du présent document ne prétend pas être exhaustive. Elle puise tout d'abord dans des sources que l'auteure du présent document – géographe sociale de formation – a trouvées utiles pour l'enseignement de cours sur les méthodes de recherche, l'encadrement d'étudiants de second et de troisième cycle, l'évaluation de projets de recherche et l'établissement de méthodologies pour sa propre recherche¹. Ces sources sont complétées par des articles de revues ayant trait à divers domaines des sciences sociales et par des ouvrages collectifs.

¹ Je souhaite ici reconnaître ce qu'ont apporté à ma réflexion mon collègue Michel Trépanier, avec qui j'ai souvent enseigné en équipe des cours sur les méthodes de recherche, ainsi que Nathalie Chicoine, qui, en matière de rigueur dans la recherche qualitative, a beaucoup appris à sa directrice de thèse. Précisons que les réserves habituelles s'appliquent. J'aimerais également remercier Paule Antonelli, qui a relevé le défi de traduction de ce texte de l'anglais vers le français avec aplomb... et avec un sens de l'humour indéfectible !

I. Méthodes quantitatives contre méthodes qualitatives? Le point sur le débat

Historique

À en croire les publications sur les méthodes de recherche, on continue souvent à voir dans les méthodologies qualitatives et quantitatives deux traditions de recherche bien distinctes. À leur sujet, il est de règle depuis longtemps de poser d'emblée un « dualisme » de base, c'est-à-dire des oppositions rigides entre deux catégories ou deux positions jugées comme bipolaires et s'excluant mutuellement (tableau 1). La notion qui sous-tend ce modèle dualiste est que les deux méthodes s'enracinent fermement dans deux traditions épistémologiques distinctes, c'est-à-dire deux conceptions de la nature de la connaissance, de celle de la science et du processus par lequel on en vient à connaître quelque chose.

Tableau 1 Représentation bipolaire traditionnelle des différences entre les méthodologies quantitatives et qualitatives	
<i>MÉTHODOLOGIE QUANTITATIVE</i>	<i>MÉTHODOLOGIE QUALITATIVE</i>
<i>recherche de lois générales, de généralités empiriques</i>	<i>recherche de signification dans des contextes culturels/sociaux spécifiques; possibilité de généralisation théorique</i>
<i>parti pris pour la science naturelle (objectivité comme idéal)</i>	<i>rejet de la science naturelle (subjectivité prisée)</i>
<i>effort pour simuler une situation d'expérience</i>	<i>cadres naturels</i>
<i>explication = prédiction des événements, des comportements, des attitudes (« causalité statistique »)</i>	<i>explication = compréhension, interprétation des raisons derrière la conduite observée, sens donné aux actions (« causalité historique »)</i>
<i>études à grande échelle (recherche extensive); échantillonnage au hasard</i>	<i>études de petits groupes; études de cas (recherche intensive); échantillonnage par choix raisonné</i>
<i>déduction</i>	<i>induction ou théorisation ancrée</i>
<i>instruments de sondage avec catégories de réponses prédéterminées basées sur un cadre théorique (questionnaire)</i>	<i>instruments de recherche restant ouverts (entrevue intensive semi-structurée, histoire de vie, entrevue de groupe, observation...), desquels émergent (peut-être) des catégories théoriques</i>
<i>chiffres (mesures)</i>	<i>mots (« description approfondie »)</i>

Les méthodes qualitatives ont gagné beaucoup de terrain au cours des deux dernières décennies. Elles sont beaucoup plus largement acceptées aujourd'hui qu'elles ne l'étaient dans la période allant des années cinquante aux années soixante-dix, époque dite de la « révolution quantitative » dans de nombreuses branches des sciences sociales.

**Indicateurs de l'acceptation grandissante
des méthodes qualitatives de recherche :**

- *intégration généralisée dans les cours sur les méthodes de recherche, du collège post-secondaire au programme de doctorat*
- *acceptation pour des projets soumis aux plus grands organismes sources de subventions – même dans le domaine de la recherche appliquée (Lecompte et coll.. 1992; Walker 1985)*
- *existence de revues spécialisées et de groupes d'études voués aux méthodes qualitatives, au sein d'associations professionnelles*
- *publication de recherches basées sur des méthodes qualitatives, dans les meilleures revues du courant de pensée majoritaire, dans la plupart des branches de sciences sociales*

Évolution de la perspective sur les différences entre le quantitatif et le qualitatif

Ces dernières années, toutefois, il se trouve de plus en plus de chercheurs pour avancer qu'une perception dichotomique de ce type est trop simpliste et potentiellement nuisible. Les différences épistémologiques sont bien réelles et amènent à poser, sur un même grand sujet, des questions de types différents; mais beaucoup des dichotomies standard s'estompent quand on y regarde de plus près. S'ouvre alors la possibilité de perfectionner des stratégies de recherche tenant compte de la complémentarité potentielle de certaines techniques quantitatives et qualitatives – susceptibles, par exemple, d'être utilisées pour mettre en lumière divers aspects du sujet de recherche étudié.

Par quels côtés la distinction entre quantitatif et qualitatif semble-t-elle s'estomper ou se désintégrer? De ce fait, comment les chercheuses féministes réévaluent-elles le fossé entre les deux notions? Y a-t-il eu un glissement dans la perception du rôle que sont amenées à jouer les méthodes quantitatives dans les stratégies de recherche féministe? Pour explorer l'évolution de la réflexion sur ces questions, passons en revue la série de huit différences entre les approches quantitatives et qualitatives, présentée dans une étude qui commence à dater mais qui reste à ce jour la plus approfondie publiée sur le débat entre quantitatif et qualitatif (Bryman 1988, tableau 5.1).

1. RÔLE DES MÉTHODES QUALITATIVES DANS UNE STRATÉGIE DE RECHERCHE – CENTRAL OU ACCESSOIRE?

Il y a toujours eu, à la périphérie de la tradition quantitative, une place acceptable pour les méthodes qualitatives, comme outils de préparation pour un projet à base quantitative – par exemple l'établissement d'une entrevue de groupe pour identifier les hypothèses à tester par des techniques quantitatives. Néanmoins, on ne considérait pas les méthodes qualitatives comme outils de recherche légitimes autosuffisants, car elles utilisaient des

échantillons non-représentatifs et des données apparemment non-structurées, le tout présumé anecdotique (Winchester 1999).

Les partisans de la recherche qualitative, par contre, y voyaient un but en soi, non un apport accessoire à une stratégie « plus importante, plus scientifique ». Dans cette mouvance, les spécialistes insistaient sur l'importance d'étudier les significations et d'effectuer des interprétations par le biais d'outils de recherche uniquement qualitatifs. C'est un point de vue qui a désormais droit de cité, même parmi les personnes qui adoptent surtout les méthodes quantitatives. Le pendant de l'évolution est la présence accrue, dans les études qualitatives, de questions quantitatives adjointes permettant, par exemple, de caractériser la personne interrogée selon certains aspects mesurables (éducation, revenus, etc.) jugés significatifs pour expliquer les variations constatées entre une personne interrogée et une autre.

En fait, les chercheuses féministes ont complètement inversé la condescendance des tenants du quantitatif pour les méthodes qualitatives. Beaucoup affirmeraient aujourd'hui qu'il y a bien une place pour les méthodes quantitatives dans la recherche féministe, mais que les instruments de sondage quantitatifs ne sauraient constituer des outils de recherche autosuffisants et qu'il est impératif de les déterminer en amont par une recherche qualitative. Il faut, par exemple, que les instruments de sondage par questionnaire reflètent une compréhension qualitative approfondie des attitudes et des expériences qu'ils sont censés mesurer (Armstrong et Armstrong 1983).

2. RAPPORTS ENTRE SPÉCIALISTE ET SUJET DE LA RECHERCHE – PERSONNELS OU IMPERSONNELS?

Les stratégies de recherche quantitatives sont généralement assises sur une épistémologie « positiviste », c'est-à-dire sur une conception de la connaissance où l'on estime qu'il existe une réalité objective indépendamment de l'expérience que l'individu peut avoir de cette réalité. Selon la logique positiviste, il est important de maintenir au cours du processus de recherche la distinction sujet-objet; en conséquence, les chercheurs positivistes tiennent à établir une distance entre spécialiste et sujet de la recherche. Un contact restreint permet de limiter, dans les réponses, les dérives dues à « l'effet de l'interviewer » et, dans l'interprétation, celles dues à une empathie excessive avec l'univers de la personne interrogée. Par opposition, dans la perspective qualitative, il est vital d'établir un contact étroit, sous peine d'être incapable de voir un peu le monde par les yeux de la personne étudiée. L'étroitesse du lien entre spécialiste et sujet de la recherche varie selon le type d'entrevue ou d'observation, ainsi que selon la façon dont la chercheuse se place dans le continuum qui existe entre « du dedans » et « du dehors » (Marshall et Rossman 1995).

Les chercheuses féministes détestent généralement les rapports humains impersonnels que crée la recherche par sondage, notamment par sondage téléphonique, où elles perçoivent une réification de la personne interrogée, bonne à jeter une fois l'entrevue finie (O'Neill 1995 : 333). (On estime parfois que le problème est atténué par le recours à des sondages par la poste, où l'espace personnel de la personne interrogée n'est pas « envahi » au même degré que dans un sondage téléphonique.) Le problème peut être résolu dans le cas où les interviewers sont ouvertement associés à une organisation à laquelle les personnes interrogées accordent respect et confiance. Kim

(1997) donne ainsi l'exemple d'une organisation de défense des femmes qui effectuait des entrevues afin de mesurer les effets d'un programme de formation professionnelle destiné aux femmes dépendant du bien-être social.

3. DISTANCE ENTRE SPÉCIALISTE ET SUJET DE LA RECHERCHE – ÉTUDE DU DEDANS OU DU DEHORS?

Dans les méthodologies quantitatives, on estime généralement que les spécialistes de la recherche observent « du dehors » et sont donc capables de l'« objectivité » et du détachement requis pour être « scientifiques ». Dans les méthodologies qualitatives, par contre, on estime parfaitement légitimes les spécialistes qui se placent « du dedans » pour partager la subjectivité des personnes sur qui porte la recherche, comme c'est le cas dans l'observation en pleine participation. (Nous reviendrons sur la controverse du dedans et du dehors à la section IV du présent document.)

Ce sont des lignes de démarcation qui se sont aujourd'hui considérablement estompées. L'évolution de la physique quantique montre que, même dans les sciences naturelles, il est chimérique de croire à une observation « pure » que n'influencerait pas la personne observant (Nielsen 1990). Plus le temps passe, plus on admet que tout ensemble de données (quantitatives ou qualitatives) est « construit », dans la mesure où il est informé par les catégories qu'utilisent les spécialistes pour réunir et interpréter les données et, dans le cas de sujets humains, par la façon dont les sujets de recherche interprètent ce qu'on leur demande et celle dont ils décident d'y réagir. Dans le questionnaire d'un sondage à grande échelle, la « construction sociale » impliquée (c'est-à-dire l'influence de normes sociales très générales sur notre façon de penser aux données) a lieu essentiellement au moment de la conception du questionnaire. Lors d'une entrevue intensive, par contre, les données s'établissent au cours du processus de dialogue d'entrevue lui-même : les spécialistes ont beau prétendre laisser à leurs sujets leur voix entière et sans intermédiaire, les mots exprimés deviennent un « discours » qu'influencent la dynamique interpersonnelle et les rapports de force inhérents à une situation d'entrevue.

C'est pourquoi on accorde aujourd'hui moins de foi qu'auparavant aux prétentions de validité reposant sur la séparation spécialiste/objet de recherche. Vu l'évolution du débat épistémologique, ce qui est désormais requis est une *plus grande transparence* dans la présentation des stratégies de recherche tant quantitatives que qualitatives, afin d'exposer les valeurs qui sous-tendent la recherche et la façon dont sont construites les données. (C'est un point sur lequel nous reviendrons, dans la discussion sur la validité et la rigueur en matière de méthodes qualitatives, dans la section IV du présent document.) Notons d'ailleurs que les féministes qui font de la recherche quantitative semblent à l'avant-garde du courant demandant plus de transparence quant aux valeurs et à la construction sociale des données dans les méthodes quantitatives. Leur argument est qu'il nous faut redéfinir la notion d'« objectivité » : la ramener au besoin d'avoir une position apparente plutôt qu'invisible et refuser aux constats de recherche une portée universelle – qu'il s'agisse de recherche quantitative ou qualitative (Mattingly et Falconer-Al-Hindi 1995 : 428-429).

4. RECHERCHE EMPIRIQUE – CONFIRMATION DES THÉORIES ET DES CONCEPTS OU MOYEN LEUR PERMETTANT D'ÉMERGER?

On qualifie traditionnellement de « déductives » les stratégies quantitatives de recherche; elles sont motivées par une théorie en amont qu'elles entendent confirmer ou infirmer (vérification d'hypothèse). Les stratégies qualitatives de recherche, habituellement dites « inductives », tendent à découvrir une théorie à partir de catégories qui émergent de la recherche. C'est pourquoi on estime que les méthodes qualitatives rendent crédibles les catégories propres au sujet (tout ce que la personne peut considérer comme important). En matière de recherche quantitative, par contre, les catégories sont prédéterminées (comme dans le cas d'un questionnaire fermé), au risque de n'avoir aucune signification pour le sujet et de lui imposer cependant leurs restrictions.

Mais, en fait, la recherche quantitative obéit beaucoup moins à des exigences théoriques que ne le suggérerait la dichotomie classique. Elle est souvent déterminée par les données, données disponibles recueillies selon les préoccupations et les concepts théoriques de ceux qui conçoivent les recensements et autres sondages gouvernementaux. En outre, la recherche quantitative peut se définir elle-même comme exploratoire, la théorie entrant alors en jeu sur le tard seulement.

Quant à la recherche qualitative, elle est rarement purement inductive. Il y a bien des chances pour qu'elle se situe, en fait, dans une position intermédiaire entre l'induction et la déduction. En est témoin l'accueil enthousiaste réservé à l'approche de Glaser et Strauss (1967), la « théorisation ancrée », où ils proposent que la théorie donne à la recherche une orientation de départ, modifiée ultérieurement par la découverte de nouvelles catégories dans le courant de la recherche. Autre illustration du fait, le choix des études de cas qualitatives s'effectue habituellement sur des bases théoriques, le but d'une étude de cas étant bien souvent de tester une théorie (Walton 1992).

Il existe toutefois une réelle différence entre les questionnaires de sondages quantitatifs et les guides d'entrevues qualitatives : la possibilité d'adapter les guides en cours de route et donc la souplesse voulue pour accueillir dans les cadres conceptuels de recherche les significations et les questions auxquelles s'attache la personne interrogée. Cependant, il est indéniable que les spécialistes de recherche qualitative utilisent également des grilles d'analyse (dans la conception de l'entrevue et dans l'analyse des données) qui risquent de ne pas correspondre entièrement au cadre de référence du sujet.

Les chercheuses féministes ont d'ailleurs nuancé encore le débat. Certaines avancent, par exemple, qu'il y a des cas où il *faut* imposer des catégories d'analyse que le sujet n'investit pas tout de suite de signification. Il est ainsi possible que l'ensemble des options incluses dans un questionnaire fermé bouscule la façon de penser de la personne interrogée, d'une façon susceptible de provoquer une prise de conscience.

Le questionnaire fermé comme outil de prise de conscience?

Greaves et coll. (1995) font état d'un sondage d'admission utilisé pendant de nombreuses années par une organisation pour les femmes battues. Le sondage présentait une liste exhaustive de toutes les formes d'abus possibles (liste établie d'après les informations glanées par le personnel du centre au fil des années) et on demandait aux femmes de cocher tout ce qui avait pu leur arriver. La liste comportait des incidents que certaines des femmes n'auraient pas nécessairement identifiés comme des formes d'abus, si le sondage avait été effectué sous forme de question avec réponse ouverte. Le questionnaire aidait donc ces femmes à situer leurs expériences dans un contexte plus large; il leur facilitait le dialogue avec d'autres femmes victimes d'abus ou avec le personnel du centre; et il leur permettait d'en venir à percevoir le caractère partagé de leur expérience.

La question de savoir jusqu'à quel point les chercheuses devraient essayer d'analyser et d'interpréter le discours des personnes interrogées, en faisant appel à *des catégories qui n'émergent pas directement des données* continue néanmoins de faire l'objet de vives controverses dans le domaine de la recherche féministe. C'est un point sur lequel nous reviendrons dans le point 7 de la présente section (« Image de la réalité sociale »).

5. STRATÉGIE DE RECHERCHE – STRUCTURÉE OU PAS?

On qualifie souvent de *structurées* les méthodologies quantitatives, parce que les techniques utilisées (base de sondage, questionnaire fermé...) prédéterminent les aspects du phénomène qui seront étudiés et analysés; autrement dit, on décide à l'avance ce qui est « important ». Par contre, on considère les méthodologies qualitatives comme moins structurées et donc plus *souples*; les spécialistes peuvent, en effet, comme indiqué précédemment, modifier le processus d'entrevue afin de mieux explorer des aspects que la personne interrogée considère importants, même s'ils ne correspondent pas à leurs intuitions de départ. Les théoriciennes du féminisme penchent plutôt vers les méthodes qualitatives parce que l'expertise de la femme en ce qui concerne sa propre expérience y est généralement reconnue, ainsi que son droit à « corriger » les spécialistes de la recherche dont les questions s'égarent.

La question de « souplesse » demeure donc une distinction primordiale entre les méthodes quantitatives et qualitatives. Dans la méthodologie qualitative, on constate toutefois aujourd'hui une nouvelle et stricte mise en question de ladite souplesse, à l'aune de la transparence et de la rigueur recherchées dans la phase d'analyse du processus de recherche (point sur lequel nous reviendrons dans la section II du présent document).

À ce stade, entre en jeu également ce que les spécialistes des méthodes de recherche qualifient de « *transmissibilité intersubjective* ». Les adeptes de la recherche quantitative avancent, avec une partie de leurs collègues de la recherche qualitative, que différentes personnes observant les mêmes données devraient être en mesure de parvenir à la même conclusion sur ce que disent les données (dans les limites des façons dont ces personnes choisissent de voir ce qu'elles veulent...) (O'Neill 1995). C'est, à leur sens, une nécessité indissociable de l'exigence de transparence dans le processus de recherche.

Quand la recherche s'effectue par sondage quantitatif structuré, son caractère transmissible est souvent étayé par plusieurs mesures : la mise à disposition de l'instrument de sondage; la documentation des décisions prises en ce qui concerne les problèmes de codage; et, enfin, la mise à disposition des données elles-mêmes, en vue d'une vérification par analyse secondaire effectuée par d'autres spécialistes. Quand il s'agit de recherche qualitative, ce type de mesures est plus problématique; par exemple, le processus d'observations réalisées dans un cadre naturel ne peut manifestement pas être mis à la disposition d'autres spécialistes; et les transcriptions d'entrevue doivent généralement rester confidentielles, dans un souci de préserver l'anonymat. Il est néanmoins tout à fait possible, en matière de recherches qualitatives aussi, de rendre transparent aux autres spécialistes le processus d'analyse, en documentant soigneusement les différentes étapes impliquées.

6. PORTÉE DES CONSTATS – DE QUELLE FAÇON PEUT-ON GÉNÉRALISER UNE RECHERCHE?

La question de la généralisation des constats de recherche continue d'être une source majeure de division et d'incompréhension, selon que les personnes sont formées à l'école de la recherche quantitative ou à celle de la recherche qualitative. C'est qu'il existe, à la racine du problème, des différences épistémologiques majeures sur ce qui constitue une « explication » et sur la façon dont théorie et travail empirique devraient se compléter.

En général, les spécialistes de la recherche quantitative essaient d'élaborer des études dont les constats empiriques puissent se généraliser à une plus large population ou s'appliquer à une population différente de celle d'abord étudiée. C'est un processus où importent beaucoup les méthodes d'échantillonnage au hasard et le concept de représentativité statistique. Toutefois, la généralisation des constats n'est pas forcément possible au niveau universel. Par exemple, on ne devrait pas assumer que les constats d'une étude statistiquement représentative effectuée dans une communauté s'appliquent nécessairement à une autre communauté, sauf si les spécialistes de la recherche peuvent prouver que les communautés sont similaires dans les dimensions qui importent à la théorie.

De leur côté, les spécialistes de la recherche qualitative s'abstiennent d'affirmer qu'il est possible de généraliser leurs constats de façon empirique. Leur échantillonnage s'effectue généralement par « choix raisonné », pour des cas « riches en information ». La taille de l'échantillon est déterminée, dans l'idéal, par la nécessité d'aller puiser, parmi les situations et les expériences ayant trait au phénomène étudié, une somme d'informations telle que peu de nouvelles informations ou de variations significatives soient susceptibles d'apparaître avec l'adjonction à l'échantillon de nouvelles personnes – ce qu'on appelle « atteindre le point de saturation ». On estime que l'application empirique des résultats de recherche est possible uniquement pour le groupe, le moment et le lieu étudiés. En l'absence de prétention à une représentativité statistique, il est difficile d'évaluer la possibilité d'un élargissement empirique à un groupe plus large ou à d'autres groupes.

Il reste chez les spécialistes des recherches qualitatives une certaine confusion quand il s'agit du type de généralisation qu'il conviendrait de viser. Mais il semblerait qu'on s'achemine vers un consensus : que la généralisation empirique des constats à une population plus large n'est pas l'objectif correct d'une recherche qualitative. Il faudrait, d'ailleurs, pour rendre la généralisation possible, des échantillons de taille si importante

et des études de cas répétées en tant de sites différents que cela nécessiterait un bon peu de standardisation et... de quantification; les méthodes qualitatives devraient alors adopter une part significative des techniques quantitatives, et donc perdre leur *raison d'être*.

Il serait plus juste d'adopter pour la recherche qualitative un autre objectif : la « généralisation théorique ». En termes simples, quels que soient l'intérêt ou la valeur intrinsèques des expériences d'un groupe de personnes, en les documentant, les spécialistes de la recherche qualitative espèrent aussi que leur étude de cas contribuera à l'élaboration d'une théorie. Dans la « théorisation ancrée », il s'agit d'utiliser une situation concrète bien délimitée pour mieux comprendre les processus sociaux plus larges qui la structurent ainsi que le filtrage de ces processus dû aux caractéristiques spécifiques de la situation. Il est possible d'utiliser les études de cas pour élaborer un modèle théorique, puis de voir si le modèle s'applique à des cas qui ont une certaine similarité de structure mais qui diffèrent par les détails.

La notion de généralisation théorique étant difficile à saisir dans l'abstrait, en voici un exemple. Si une chercheuse s'intéressait à l'installation, à l'adaptation et à l'intégration sociale des immigrantes, elle pourrait effectuer des entrevues qualitatives rétrospectives avec des femmes d'un certain groupe ethnoculturel, dans une certaine ville, pendant une certaine période de temps. Elle pourrait s'efforcer de cerner la *gamme* de facteurs qui affectent leur cheminement vers l'intégration sociale, en interrogeant assez de femmes pour que n'émerge plus d'information nouvelle sur les facteurs possibles. L'échantillon n'étant pas représentatif, il n'y aurait aucune tentative pour quantifier à quelle fréquence interviennent les facteurs en question. De plus, au lieu d'imposer ces propres conceptions de ce qui constitue « l'intégration sociale », la chercheuse s'efforcerait de trouver le point de vue des sujets à cet égard. Il serait ensuite possible d'utiliser cette petite étude de cas, en conjonction avec d'autres sources de données (recherches déjà réalisées, données statistiques, publications...) pour essayer d'améliorer les théories existantes sur les atouts ou les handicaps en matière d'intégration sociale des immigrantes. On pourrait, par la suite, répéter l'étude avec d'autres groupes d'immigrantes, en variant les caractéristiques du groupe selon les théories élaborées quant aux facteurs contextuels susceptibles d'être importants, comme, par exemple, la taille de la communauté de même ethnie dans la ville ou la catégorie d'immigration. On aurait alors les bases d'une théorie plus générale.

Comment une étude de cas peut étayer une théorie :

Les « données obtenues lors d'une étude donnée fournissent des clefs théoriques dotées d'un degré de généralité ou d'un caractère universel suffisants pour permettre leur projection sur d'autres contextes ou situations comparables à celle de l'étude de départ. Le chercheur établit des parallèles, à un niveau conceptuel et théorique, entre le cas ou la situation étudiés et un cas ou une situation autres, susceptibles de différer substantiellement par ses attributs ou ses variables. En d'autres termes, sont requis des cas ou situations comparables d'un point de vue logique ou conceptuel, pas du fait d'une représentativité statistique. » (Sim 1998; 350)

Les fois où les études qualitatives à petite échelle ne donnent rien, ce n'est pas à proprement parler à cause de la petite taille des échantillons. C'est généralement parce que la question de recherche a de nombreuses facettes et que l'échantillon est trop hétérogène, comporte trop de facteurs susceptibles (en théorie) d'affecter les constats – par exemple, la tranche d'âge, la présence ou l'absence d'enfants, l'identité ethnoculturelle, la classe sociale. La conséquence est que l'on ne découvre pas toutes les expériences et situations possibles (on n'atteint pas le point de saturation), si bien que la recherche devient anecdotique et ne peut être utilisée pour faire progresser une compréhension théorique susceptible d'aider à élaborer des politiques.

7. IMAGES DE LA RÉALITÉ SOCIALE REFLÉTÉES PAR LA RECHERCHE – STATIQUES ET « EXTERNES » AU SUJET DE LA RECHERCHE OU DYNAMIQUES ET SOCIALEMENT CONSTRUITES PAR LE SUJET EN QUESTION?

Une des critiques souvent faite à l'encontre de la recherche quantitative est son caractère d'« instantané », rendant difficile l'étude des aspects dynamiques du changement social. On soulignait le contraste entre, d'une part, un intérêt pour la prédiction et l'association de variables statistiques en un point temporel donné et, d'autre part, l'attention au processus et à la « causalité historique » propres à la recherche qualitative.

Mais c'est une opposition bipolaire qu'érode aujourd'hui la progression de techniques quantitatives comme les méthodes d'analyse des événements, qui permettent la réalisation d'études longitudinales complexes, qui documentent le séquençement d'événements du cours de la vie et qui amènent l'inférence de rapports de causalité. Les méthodes d'analyse des événements constituent une approche biographique; elles diffèrent cependant de la recherche qualitative d'essence biographique en ce qu'elles se soucient toujours de pouvoir prédire la probabilité statistique pour qu'un événement donné entraîne une action donnée (par exemple, pour qu'une grossesse à l'adolescence amène une sortie du foyer parental), alors que, dans les approches qualitatives, on s'efforcerait d'interpréter le séquençement des deux événements par le biais d'entrevues avec les parties en cause.

Pour aborder un autre domaine, notons que spécialistes des recherches quantitatives ou qualitatives se démarquent traditionnellement aussi par leur perspective quant aux rapports de l'individu avec la société. Les questions épistémologiques qui entrent ici en jeu sont très complexes. Pour résumer à grands traits, disons que, dans les méthodologies quantitatives, on a tendance à assumer que la réalité sociale existe en dehors et au-dessus de l'individu et de sa perception ou construction de la réalité en question; la nature est extérieure au sujet. Chez les spécialistes de la recherche qualitative, les opinions à ce sujet sont plutôt divisées; certaines personnes pensent que la réalité sociale est entièrement construite par les individus et ne saurait exister en dehors et au-dessus d'eux; d'autres estiment qu'il existe des structures sous-jacentes d'où naissent les réalités observables.

On pourrait croire de prime abord qu'il s'agit là d'un débat philosophique ésotérique. Or c'est une question qui a un impact considérable sur la façon dont nous effectuons notre recherche et dont nous en rendons compte. La croyance ou pas en l'existence de réalités existant en dehors et au-dessus du discours des personnes informant/participant affecte notre façon de présenter nos données et la liberté que nous estimons avoir pour imposer nos propres interprétations ou retravailler les catégories

suggérées par les personnes nous informant. En conséquence, il faut expliciter ces prises de position épistémologiques, lors des discussions sur la façon dont seront traitées et interprétées des données qualitatives. Comme c'est un point sujet à controverse dans les cercles de la recherche féministe qualitative, nous y reviendrons au cours d'une discussion sur la « validité », dans la section V du présent document.

8. LA NATURE DES DONNÉES – « DURES ET FIABLES » OU « MOLLES, RICHES ET PROFONDES »?

Les féministes se sont toujours empressées d'amoindrir les prétentions la recherche « pure et dure », en y accolant la notion de recherche « sèche ». Malgré la richesse de l'imagerie liée à un type de recherche ou à l'autre, un nombre croissant de spécialistes conviennent que, dans la pratique, les distinctions sont loin d'être aussi claires qu'on le croirait. À la fiabilité de la quantification, on oppose généralement la richesse des méthodes quantitatives. Néanmoins, les données quantitatives peuvent connaître divers problèmes de fiabilité, tandis que des données qualitatives peuvent s'avérer extrêmement fiables, quand elles sont corroborées par des sources multiples. Et, à l'inverse, les données quantitatives peuvent être « riches et profondes » à leur manière (comme dans les approches longitudinales d'analyse des événements) et les données qualitatives superficielles, si elles sont recueillies par des interviewers n'ayant pas une formation suffisante.

Toutefois, la distinction entre le désir de produire un savoir avec une large assise et celui de parvenir à une compréhension détaillée d'une situation particulière reste utile pour permettre de déterminer à quels types de question de recherche on peut répondre par des techniques quantitatives ou qualitatives. La recherche qualitative peut s'avérer extrêmement utile dans *l'élaboration de politiques*, parce qu'elle peut approfondir la compréhension des causes complexes des problèmes que les politiques sont conçues pour résoudre. Toutefois, elle ne saurait se substituer à la recherche quantitative quand il s'agit de *mesurer l'étendue* du problème – et c'est un domaine où les chercheuses quantitatives féministes ont joué un rôle exemplaire et mis fermement à l'ordre du jour, en matière de politique gouvernementale, des questions comme le harcèlement, les abus et la ségrégation dans le marché du travail (voir Reinharz 1992 : 79-86, pour toute une gamme d'exemples).

Il semble donc que s'amenuise l'hostilité des chercheuses féministes à l'encontre des méthodes quantitatives. Dans des disciplines comme l'économie, la psychologie et la géographie, à vrai dire, c'est une hostilité qui n'a jamais existé. Au départ, en fait, si les travaux de féministes ont forcé le respect et gagné du terrain, c'est en montrant que les analyses aveugles au genre effectuées sur des bases de données quantitatives étaient non seulement injustes, mais pouvaient mener à des conclusions erronées – bref, que c'était de la « mauvaise science ». Il s'est trouvé de plus en plus de chercheuses féministes pour souligner l'importance de « compter pour les femmes » (McLafferty 1995; voir aussi Jayaratne 1983) et pour prouver l'utilité des méthodes quantitatives quand il s'agissait de « faire sauter aux yeux l'invisible », avec des recherches portant sur toute une gamme de questions : le temps consacré par hommes et femmes au travail non-rémunéré; la mesure des inégalités d'accès aux services de santé spécialisés, selon le genre et la classe (du fait de décisions quant à l'emplacement et de problèmes de transport); la prévalence de la peur devant la criminalité urbaine et la façon dont cela réduit l'accès des femmes aux

lieux publics; et la preuve que les femmes victimes d'abus sont issues de l'ensemble des classes sociales et des groupes ethniques.

Sur les possibilités et les problèmes de complémentarité entre méthodes de recherche quantitatives et qualitatives

En parallèle avec les perspectives de plus en plus nuancées présentées plus haut, la recherche féministe s'oriente dernièrement vers un pluralisme méthodologique « expérimental » (Code 1995). On en arrive, avec une certaine hésitation, à un point de vue où on envisage d'adopter des techniques quantitatives (c'est-à-dire des *méthodes* au sens étroit) sans faire siens tous les principes d'épistémologie positiviste associés à la *méthodologie*, au sens large, de la recherche quantitative (Rose 1993). Il est en effet possible d'utiliser la même technique pour faire des choses très différentes, selon la tradition de recherche où l'on se place (Graham 1999 : 84) – témoin la différence entre, d'une part, un sondage de marketing sur les habitudes de consommation et, d'autre part, l'exemple de questionnaire de sondage d'admission pour femmes battues, donné plus haut, utilisé non seulement comme instrument de mesure mais comme outil de prise de conscience, afin d'aider la femme à confier des expériences traumatiques.

Dans la foulée, sans doute, du rejet postmoderniste des orthodoxies méthodologiques (et théoriques), prévaut le sentiment qu'aucune méthode de recherche unique ne peut fournir une compréhension totale d'un phénomène; que chacune impose des limites sur le type de compréhension susceptible d'être acquise.

La tendance au pluralisme reflète aussi la perte de vitesse des versions marquées de la « théorie de position féministe » (*feminist standpoint theory*) (à laquelle nous revenons dans la section II). Plus le temps passe, plus on admet que la recherche doit à la fois être fidèle aux expériences des femmes et les soumettre à un examen critique. À cet effet, il importe notamment de s'appliquer à mettre les expériences en contexte, ce qui exige souvent un recours à des sources de données quantitatives documentant les conditions sociales et économiques.

On assiste, dans la recherche féministe et, plus généralement, dans la recherche en sciences sociales, à une multiplication des débats sur l'importance et les avantages de combiner plusieurs méthodes de recherche dans un même projet. Il y a eu des arguments convaincants, de la part de spécialistes de la recherche qui estiment que nos positions épistémologiques influencent les questions que nous posons et informent les décisions que nous prenons en matière de méthode, mais que les méthodes elles-mêmes sont indépendantes de l'épistémologie (McKendrick 1999; voir le tableau 2). Ce sont des débats où revient non pas la notion de corroboration (c'est à dire l'emploi de différentes méthodes ou sources pour l'obtention d'information sur un même sujet, afin de procéder à des recoupements et d'éviter les erreurs) mais une reconnaissance croissante de l'interdépendance de la question et de la méthode. Différentes méthodes se prêtent en effet à différentes questions à propos d'un même phénomène (Maxwell 1996 : 20). On en arrive à penser en partie que « la question doit déterminer la méthode » (Elliott 1999).

Les stratégies faisant appel à des méthodes multiples, de plus en plus communes, présentent toutefois des différences marquées. Par exemple, si une question majeure continue de guider l'ensemble du projet de recherche, il est probable que domine encore un type de méthode (voir les exemples en caractères gras dans le tableau 2 de McKendrick

1999). En conséquence, la complémentarité souhaitée entre les différentes parties d'un projet peut s'avérer difficile à établir dans la pratique et/ou il peut y avoir, une fois de plus, un rejet vers la périphérie des questions requérant des stratégies qualitatives, surtout quand certaines parties du projet engendrent une grande quantité de données quantitatives (voir, comme exemple, Winchester 1999).

Il existe d'autres cas où le but de la recherche est à la fois d'élargir et d'approfondir la compréhension d'un thème particulier, si bien que le projet est constitué d'un certain nombre de sous-questions, chacune se prêtant à une méthode de recherche particulière et aucune n'étant considérée comme intrinsèquement plus importante pour l'étude. Les constats faits à propos d'une question aident alors à interpréter ou à mettre en contexte ceux faits à propos d'une autre. Il existe un bon exemple de ce type, où on est parvenu à éviter un rapport de forces entre les pans quantitatifs et qualitatifs de la recherche : l'étude du genre, du travail et de l'espace à Worcester, au Massachusetts, effectuée par Hanson et Pratt (1996). Les auteurs réussissent à combiner des données de recensement, un sondage par questionnaire et des entrevues intensives, afin de tisser une compréhension des liens existant entre divers points : les grandes lignes de la segmentation professionnelle selon le genre, sur le marché du travail local; les responsabilités au foyer; et les décisions que prennent les femmes en matière d'emploi et d'emplacement résidentiel, à partir de leurs propres stratégies, mais dans le contexte d'une gamme d'options relativement limitée.

CETTE PAGE A ÉTÉ INSÉRÉE POUR QUE LE TABLEAU 2 (P. 16-17)
COMMENCE SUR UNE PAGE **PAIRE**

Tableau 2 :

<i>Tradition de recherche</i>	<i>Objectifs</i>	<i>Étude de migration</i>
Positiviste	Établir des régularités empiriques et assumer que leur signification est générale (universelle)	Schémas, raisons et résultats propres à la contre-urbanisation (c'est-à-dire au départ des zones métropolitaines du recensement vers les petites villes et les zones rurales)
Humaniste	Valoriser l'expérience humaine et essayer de comprendre le sens, la valeur et l'impact humain des événements	« Retour » migratoire en Israël des familles américaines juives
Réaliste	Identifier les structures qui produisent des résultats par l'intermédiaire de mécanismes (puissances causatives nécessaires) dans des conditions contingentes spécifiques (dépendant du contexte)	La migration associée à la décentralisation d'agences gouvernementales, déplacées de Toronto à d'autres points de l'Ontario
Théorie de position (féministe)	Le savoir étant socialement construit, créer une science de relève (<i>successor science</i>) où le savoir défavorisé (celui des femmes) est reconnu et valorisé	Expériences de migration des conjointes de cadres supérieurs
Postmoderniste	Établir que le positionnement en des points distincts de l'auteur (ou du lecteur) a influé sur la production (ou l'interprétation) de la narration	Migration de femmes d'élite du « tiers-monde »

La façon dont l'épistémologie informe la stratégie méthodologique, plutôt que de l'exclure – exemples tirés d'études sur les migrations

<i>Méthodes et applications</i>			
<i>Sondage / Questionnaire</i>	<i>Entrevue</i>	<i>Étude sur le terrain</i>	<i>Non-réactives</i>
Modélisation mathématique des données de recensement sur la migration, pour fournir un panorama national et une projection des tendances	Analyse du contenu des réponses à une entrevue structurée, afin d'établir les raisons des ménages pour migrer	Sondage sur le terrain, en frange urbaine, pour identifier des sites aptes à des implantations résidentielles de « migrants » (à partir de l'entrevue?)	Analyse comparative systématique de ce que les enfants migrants et non-migrants écrivent à propos de ce qu'ils préfèrent dans leur [nouveau] foyer
Questionnaire détaillé sur les attitudes sociales pour établir et comprendre le contexte personnel de cette migration (ses raisons non-fonctionnelles)	Entrevue en profondeur pour explorer la signification de cette expérience de migration pour chaque migrant pris individuellement	Observation ethnographique des participants pour partager les émotions, les expériences et l'impact de cette migration particulière	Analyse des récits de migration de retour (autobiographie, discours, articles de magazine), pour situer la signification personnelle de l'acte dans son contexte socio-politique plus large
Modélisation de données par la méthode d'expansion qui, dans son attention au contexte, permet d'isoler de l'expérience générale la spécificité de la migration de chaque agence	Entrevue en profondeur avec des fonctionnaires haut-placés pour mettre à nu les processus sous-tendant ces migrations d'agences	Observation des participants au sein du cercle des preneurs de décisions, pour établir les processus qui finissent par produire la migration résultante	Interprétation d'une série de documents préparatoires internes, afin de suivre l'évolution dans le temps (le cours de la vie) des processus à l'œuvre
Mise en œuvre d'un sondage, conçu par les femmes et employant leur langage (familier), afin de créer un panorama des expériences de migration qu'elles estiment importantes, collectivement	Entrevue de groupe pour partager et rationaliser les expériences de migration dans le groupe	Observation discrète des processus familiaux impliqués dans ces migrations, effectuée dans le cadre de fonctions du secteur des services (déménagements, recherche d'une maison par l'intermédiaire d'agents immobiliers, accord d'un prêt hypothécaire, etc.)	Interprétation des expériences contenues dans des lettres commandées par un magazine féminin sur le sujet « Moi et mon partenaire, on déménage »
Modélisation log-linéaire de données sur les migrations, pour estimer l'impact de diverses « positions » sur la tendance à migrer	Entrevue en profondeur avec les femmes pour « décoder » leurs rationalisations sur leur migration	Accès discret aux expériences des migrants par une fonction de service (p. ex., conseil en accession au marché du travail, déménagement)	Autobiographies de décodage, journaux intimes et/ou lettres de migrants discutant l'expérience de la migration

Source : McKendrick, John H. (1999) Multi-method research: an introduction to its application in population geography. *Professional Geographer* 51 (1) : 40-49, tableau 1.

© Blackwell Publishers; utilisé ici par aimable permission.

Changements très mineurs effectués par l'auteure du présent document de travail.

II . Le rôle des entretiens de groupe dans une stratégie de recherche

Vue d'ensemble

Il y a encore peu de temps, les entretiens de groupe s'utilisaient surtout dans la recherche en marketing, où elles constituent depuis longtemps un outil de recherche légitime. Dans le domaine des sciences sociales, on avait tendance à y voir une adjonction à d'autres méthodes; par exemple, on s'en servait communément pour identifier les questions de recherche pertinentes et pour générer des hypothèses ou en tester la pertinence parmi les membres d'un groupe qui devait ensuite faire l'objet d'un sondage à grande échelle.

De nos jours, les spécialistes de la recherche sensibilisés aux questions de genre s'efforcent souvent de partir de l'idée d'entretiens de groupe préliminaires à une recherche plus large, pour arriver à servir un principe féministe de base : qu'il convient de donner aux sujets, au début de la recherche, l'occasion de nuancer, de réinterpréter et de contester les concepts qui déterminent les hypothèses de recherche ou les considérations en matière de politiques. Par exemple, dans le cas d'une étude sur l'économie des pays africains en voie de développement, le processus des entretiens de groupe a conduit la chercheuse à repenser entièrement la notion que l'indépendance économique individuelle (par opposition au soutien de l'état ou à la dépendance par rapport à d'autres) était un but suscitant un consensus, même parmi les femmes. Il est devenu manifeste que le concept (pierre angulaire de la politique d'aide au développement) s'employait de façon trop « éthérée », sans prendre en compte la complexité de la vie des femmes ni le caractère central des valeurs de soins et d'entraide dans ces vies (van Staveren 1997).

L'entretien de groupe semble faire de plus en plus d'adeptes parmi les spécialistes de la recherche qualitative dans divers domaines des sciences sociales, y compris dans la recherche en matière de politiques. On l'utilise comme méthode de recherche autosuffisante ou comme complément à des entretiens individuelles. Les personnes ayant à évaluer des projets de recherche ont parfois l'impression distincte que, si on propose des entretiens de groupe au lieu d'entretiens individuelles, c'est plus pour économiser du temps et de l'argent que pour une question d'avantage intrinsèque au vu de la recherche à effectuer. Et pourtant, on tire des entretiens de groupe et des entretiens individuelles des renseignements de types différents.

D'autre part, il est apparu depuis peu un courant de pensée marqué chez les chercheuses féministes où l'on voit dans l'entretien de groupe une méthode particulièrement appropriée à la recherche féministe, car elle permet aux sujets de se réappropriier la recherche. De ce point de vue, on considère les entretiens de groupe comme compatibles avec les idéaux de la recherche participative.

C'est pourquoi on se lance maintenant ici dans une discussion relativement substantielle (bien que provisoire et loin d'être exhaustive) des problèmes liés à la méthode de l'entretien de groupe.

Différences par rapport aux types de renseignements obtenus lors d'entrevues individuelles

Dans un manuel classique et influent sur les entrevues de groupe (Krueger 1994), on présente le fait d'être peu coûteuse comme l'un des principaux avantages de la méthode. Dans cette perspective, comparés aux entrevues traditionnelles, les entrevues de groupe constituent un raccourci, une façon d'obtenir plus rapidement des renseignements – d'où la tentation, dans des projets de recherche à faible budget, de substituer l'entrevue de groupe à l'entrevue individuelle.

C'est une approche pragmatique qui soulève néanmoins des objections marquées. Sim (1998), qui étaye ses opinions par un bilan compréhensif de l'emploi d'entrevues de groupe dans la recherche liée à la santé, compte parmi les spécialistes de la recherche pour qui « l'entrevue de groupe va puiser dans un autre domaine de la réalité sociale » (Sim 1998 : 350), différent de celui que permettent de découvrir les instruments de recherche en tête-à-tête. En particulier, les prises de position consensuelles adoptées à l'issue d'entrevues de groupe reflètent la dynamique du groupe – sont « une propriété émergeant du contexte de groupe » (Sim 1998 : 348) – plutôt qu'un agrégat des points de vue de chaque personne participant. Dans cette optique, une narration d'entrevues de groupe est le produit d'un certain contexte d'interaction de *groupe*, au même titre qu'une narration d'entrevue individuelle est le produit d'un contexte particulier différent, d'interaction *individuelle*. C'est pourquoi les entrevues de groupe constituent « un excellent moyen de découvrir pourquoi les participants pensent ce qu'ils pensent » (Morgan 1997 : 25).

Les entrevues de groupe *explorent des expériences collectives et non individuelles*. Elles permettent le partage d'expériences individuelles telles que présentées dans un cadre de groupe; les membres parviennent à des rationalisations collectives de leurs croyances ou de leurs actions, en faisant des observations et des commentaires sur leurs similarités et leurs différences. Par contre, pour prendre l'exemple d'études sur la migration internationale présenté par McKendrick (1999 – voir le tableau 1), seules des entrevues individuelles peuvent « faire poindre la signification personnelle de l'acte de migration hors de sa rationalisation collective » (McKendrick 1999, p. 42). L'analyse des données d'entrevue de groupe devrait donc viser, non à découvrir un reflet exact des expériences individuelles, mais à établir le « point de vue du groupe » (Agar et MacDonald 1995 : 81).

Entrevues de groupe contre entrevues individuelles

« Il ne s'agit pas d'une plus ou moins grande exactitude et objectivité des données [dans les entrevues de groupe ou individuelles] mais de buts et de types de données très différents selon qu'il s'agit de l'une ou de l'autre » (Montell 1999 : 66).

La question de l'homogénéité des participants

Il convient en général, pour mettre à jour un point de vue de groupe, que chaque entrevue de groupe soit assez *homogène* en ce qui concerne les facteurs susceptibles,

selon les chercheurs, d'influer sur les attitudes adoptées ou les types d'expériences narrées (facteurs comme le genre, l'âge, la classe sociale, l'identité ethnoculturelle). C'est pourquoi s'utilise souvent comme outil de recrutement un questionnaire écrit ou téléphonique visant à obtenir des renseignements socio-démographiques de base, ainsi que quelques indicateurs d'attitude.

Pourquoi attacher de l'importance à l'homogénéité? Dans un groupe homogène, il y a plus de chances pour que les participants se sentent à l'aise pour exprimer leurs opinions, car chacun compte sur l'autre pour le comprendre et ne pas descendre en flammes ses idées. De plus, le sentiment de confiance est susceptible de faciliter l'expression de questions brûlantes d'un point de vue émotif ou politique, sur lesquelles le participant aurait peut être de la gêne à s'exprimer dans une entrevue individuelle. C'est un avantage particulièrement précieux pour des groupes hautement marginalisés (par exemple, des femmes réfugiées; voir Israelite et coll. 1999). Toutefois, la réticence à aborder des questions privées ou des attitudes controversées dans un cadre de groupe peut rendre le processus de recrutement très difficile (sauf si la chercheuse peut puiser dans des groupes organisés qui existent déjà et où les gens se sentent à l'aise ensemble).

Si un groupe manque d'homogénéité, il est manifestement impossible de voir émerger un point de vue de groupe, ce qui ne rime à rien, vu que c'est le but même de la création d'une entrevue de groupe! De plus, si le groupe est hétérogène en matière de classe sociale ou de rapports de force, les membres peuvent hésiter à exprimer leur opinion, de crainte que les autres membres ne s'en moquent. Autrement, il peut arriver que des membres ayant le sentiment d'être « différents » s'estiment obligés de « représenter » leur catégorie sociale (tranche d'âge, identité ethnoculturelle, orientation sexuelle, etc.) et de défendre des points de vue extrémistes.

Peut-on parvenir à un « point de vue de groupe »?

Toutefois, même avec une entrevue de groupe homogène, il est important de ne pas perdre de vue l'aspect un peu artificiel de la notion d'un « point de vue de groupe », comme le souligne Sim (1998), pour ne citer que lui. En général, la dynamique propre aux rapports de groupe peut créer une fausse impression de consensus et de conformité, si certains membres se sentent incapables d'apporter des nuances ou d'exprimer leur désaccord. Il peut arriver, par exemple, que la plupart des membres expriment des points de vue se situant clairement à une extrémité d'un continuum d'attitudes. Cela peut amener une dynamique qui magnifie la force de ces opinions extrêmes et qui contraint au silence les personnes d'un avis différent, ce qui conduit à de sérieux problèmes d'interprétation. Plus un groupe est homogène (en termes d'affiliation politique ou d'identité ethnoculturelle, par exemple), plus le problème est susceptible de se présenter; en effet, par crainte d'être jugés inaptes ou indignes d'appartenir au groupe, les membres se sentent forcés de se conformer à la culture du groupe et d'en respecter les normes de conduite (Holbrook et Jackson 1996).

De plus, bien que les entrevues de groupe soient habituellement constituées de participants qui ne se connaissent pas, il peut y avoir des situations qui invitent la création de groupes où les gens se connaissent et ont un sentiment d'identité commune, par exemple si la recherche s'intéresse à la formation d'une communauté locale ou aux facteurs qui façonnent une identité de groupe. Dans ces cas, il est important que les

spécialistes de la recherche soient particulièrement sensibles aux problèmes de consensus artificiel et de silence forcé évoqués plus haut.

Une entrevue de groupe bien construite...

- ✓ aura assez d'homogénéité en ce qui concerne le « capital culturel » (milieu social, éducation, connaissance du « système ») pour que les membres se sentent à l'aise pour exprimer leur opinion devant le groupe
- ✓ mais pas une homogénéité telle qu'elle suscite une mentalité de « troupeau »

Bref, les spécialistes de la recherche et de la facilitation dans des entrevues de groupe devraient chercher à discerner un point de vue de groupe, tout en veillant à ce que chaque membre puisse exprimer son point de vue. Il est important de documenter la dynamique de groupe qui permet de parvenir à un consensus.

Pour assurer la validité du « point de vue de groupe » qui émerge des entrevues de groupe, voici des recommandations souvent faites :

- Dans le choix des groupes, adopter une stratégie d'« échantillonnage théorique », c'est-à-dire utiliser un cadre théorique tiré des publications existantes, afin d'identifier des groupes susceptibles d'avoir des positions différentes par rapport à la question étudiée
 - Par exemple, dans une étude des facteurs affectant le sentiment de sécurité des gens dans la campagne anglaise et les effets de la peur sur le plaisir pris à ce type de loisirs, Burgess (1996 : 132) a choisi ses groupes « de façon à représenter, d'un point de vue social et culturel, une gamme d'intérêts et de positions par rapport au crime et à la victimisation », si bien que les groupes étaient homogènes en terme d'âge, de cycle de vie, d'ethnicité et de genre
- Si possible, établir plus d'une série d'entrevues de groupe avec le même type de participants, sur le même sujet, le but étant de repérer un consensus entre groupes sur les questions les plus significatives, même s'il n'y a pas de consensus dans chaque groupe sur une question unique. De cette façon, on peut :
 - identifier les positions « atypiques » ou extrêmes susceptibles de résulter de la dynamique de groupe d'une entrevue donnée
 - « déterminer le point où il semble y avoir un consensus sur la *gamme* de questions jugées importantes par les participants » (Sim 1998 : 349), puis, une fois que ne semblent ne plus apparaître de nouvelles questions, en déduire que l'on a atteint le point de « saturation » [des thèmes et des catégories]
- Considérer quel type de comparaisons sont possibles entre les constats de chaque entrevue de groupe; voir si, par exemple, c'est la même gamme d'opinions ou des ensembles d'opinions différents qui ont été exprimés
 - Toutefois, pour ce type de recherche qualitative comme pour d'autres, il est très risqué d'essayer de comparer de façon quantitative la prévalence d'un point de vue donné ou la profondeur d'ancrage d'une opinion, parce que les entrevues de

groupe ne constituent pas un échantillon statistique représentatif de la population dans son ensemble

Comment décider quand les entrevues de groupe sont plus indiquées que les techniques d'entrevue ou d'observation individuelles

- En comparaison avec l'observation, il est possible d'obtenir plus vite plus de renseignements (on ne reste pas à attendre qu'il se passe quelque chose, l'entrevue de groupe n'étant pas un événement naturel)
- Les entrevues de groupe s'avèrent très utiles au stade exploratoire d'un projet de recherche, pour générer des hypothèses et identifier la gamme de contenu appropriée, en vue de la mise au point par la suite d'instruments de recherche plus structurés (questionnaire, entrevue intensive semi-structurée)
 - L'entrevue de groupe peut permettre des réponses partielles et hésitantes à des questions très ouvertes, la participante ne se sentant pas tenue de fournir une réponse complète. Le sentiment d'obligation est moindre que dans une entrevue individuelle; l'existence d'un groupe lui permet de développer plus tard cette réponse incomplète ou de laisser d'autres le faire, tandis que, dans une entrevue individuelle, afin d'obtenir une quelconque réponse, la personne posant les questions peut être amenée à être plus directive, d'où une augmentation de son influence (Montell 1999)
- dans une entrevue individuelle, quand les réponses de la personne questionnée correspondent aux attentes de celle posant les questions, on risque de ne pas demander plus de clarifications ou d'approfondissement, alors que, dans une entrevue de groupe où les divergences sont plus probables, la personne posant les questions est amenée à encourager des discussions plus en profondeur
- il est possible que le cadre « artificiel », pas chez soi (loin des maris, de la belle-famille...) d'une entrevue de groupe permette aux membres de certains groupes de se sentir plus à l'aise pour faire part de leurs expériences. C'est notamment une observation transmise par des groupes communautaires à des chercheuses de Toronto, pour un projet sur les expériences de Somaliennes réfugiées (Israelite et coll. 1999).

Comment peut-il y avoir une complémentarité entre entrevues de groupe et autres méthodes?

Comment une stratégie de recherche pourrait-elle utiliser les aspects complémentaires des entrevues de groupe et des entrevues individuelles (sondage ou étude qualitative)? Il est rare que les publications sur les méthodes de recherche discutent explicitement la question. Il existe toutefois un exemple détaillé qui permet de commencer à cerner le problème : une étude faisant appel à des méthodes multiples, conçue pour trouver quels facteurs donneraient à des Afro-Américaines la motivation d'arrêter de fumer, étude rapportée dans un article de revue qui réfléchit explicitement au pour et au contre des méthodes utilisées (Manfredi et coll. 1997). L'étude (voir l'encadré pour les détails) signalait le succès marqué d'une entrevue de groupe de suivi, par rapport au sondage qui l'avait précédée, quand il s'agissait de trouver pourquoi il était si difficile d'arrêter de fumer. La méthodologie qualitative permettait une compréhension holistique de la façon

dont le stress et les fatigues de la vie quotidienne des femmes renforçaient l'habitude de fumer, malgré la conscience des risques qu'indiquait le sondage par questionnaire. Mais les entrevues de groupe tendaient à surévaluer le rôle des périodes éprouvantes dans la vie quotidienne des femmes (des moments où il aurait été trop difficile de réduire la consommation de tabac). La leçon qu'en tiraient les chercheurs était que seules des conclusions étayées par les deux méthodes de recherche permettraient de faire des recommandations utiles et réalistes en matière de politiques.

**Afro-Américaines, stress environnemental et arrêt de l'usage du tabac :
combinaison de la recherche par sondage et par entrevue de groupe**

Un large groupe d'Afro-Américaines a participé à un sondage, suivi trois ans plus tard par des entrevues de groupe portant sur un petit échantillon des personnes interrogées à l'origine, à propos de la motivation pour s'arrêter de fumer (Manfredi et coll. 1997). Les deux parties de l'étude entraient dans un même cadre théorique mais, alors que le sondage par questionnaire impliquait des questions fermées, avec des catégories de réponse définies à l'avance, l'entrevue de groupe était conçue pour laisser émerger spontanément des points qui importaient aux participantes, dans un premier temps, puis pour ramener le débat à des « croyances et utilités » spécifiques ayant été mentionnées dans le sondage.

Les auteurs ont constaté le point suivant : le sondage montrait que l'appréciation du plaisir de fumer diminuait nettement la motivation à arrêter; par contre, l'entrevue de groupe liait le faible désir d'arrêter à la rareté d'autres plaisirs et au fait que fumer était partie prenante des stratégies utilisées par les femmes pour contrôler le stress, « pour contrebalancer les réalités souvent sombres de leur vie » (idem : 795). Selon les spécialistes, les entrevues de groupe avaient donc mieux cerné que le sondage les « vraies croyances ». Par exemple, le sondage indiquait une certaine reconnaissance du risque de cancer du poumon, mais l'entrevue de groupe montrait que ce n'était pas un fait saillant, les participantes révélant une tendance à ne pas croire ce qu'affirmait la recherche médicale.

Il y avait également certains constats qui ne cadraient pas. Ainsi, le sondage posait des questions sur les aspects qui rendaient le tabac utile et sur la façon dont ils freinaient le désir d'arrêter de fumer; or les résultats minimisaient l'importance du tabac comme plaisir et comme aide en cas de négativité. Par contraste, l'entrevue de groupe débutait avec des descriptions de la vie quotidienne et des questions sur le rôle qu'y jouait le tabac; cela a entraîné aussitôt de riches représentations des facteurs de stress, des discussions du manque de soutien social et de l'utilité de fumer comme méthode pour faire face et comme source de plaisir. Les décalages étaient dus au contexte conjoncturel de la vie des femmes : la « description approfondie » ressortant des entrevues de groupe n'aurait pas pu émerger d'un sondage par questionnaire. Le cadre du sondage était un « modèle de croyance en matière de santé » bien testé, qui impliquait les processus cognitifs en jeu dans la décision d'arrêter de fumer au vu des risques perçus; mais ce n'était pas très significatif pour les personnes interrogées.

L'entrevue de groupe présentait toutefois ses propres défauts d'interprétation. Les discussions tendaient à y glisser de l'ordinaire des vies de

femmes aux situations extrêmement stressantes (nettement plus intéressantes à discuter!), si bien que l'emploi de la seule entrevue de groupe aurait été une fausse base à l'élaboration de politiques. Être dans une situation stressante rendait difficile d'envisager d'arrêter de fumer; mais les spécialistes de la recherche devaient veiller à ne pas déduire de leurs constats que toute intervention pour aider ces femmes serait une perte de temps; en effet, malgré les représentations des entrevues de groupe, il y avait dans la vie des femmes de nombreuses heures plus quelconques; et il serait plus logique de s'efforcer de les aider à cesser de fumer durant ces périodes de temps-là.

Les entrevues de groupe sont-elles plus propices à une recherche participative féministe que d'autres types de méthode?

Les chercheuses qualitatives féministes gravitent souvent vers les méthodes faisant appel aux entrevues de groupe, car elles estiment que, pour être orientée vers le changement, la recherche féministe doit offrir une critique des aspects de la société, mais aussi aider les femmes dans leur ensemble à changer la conscience qu'elles ont d'elles-mêmes, en suscitant de nouvelles identités collectives et des solidarités. On estime que les entrevues de groupe facilitent des rapports de ce type, car elles peuvent non seulement mettre à jour « des significations déjà existantes produites par des subjectivités déjà constituées », mais susciter « l'apparition de nouvelles significations et subjectivités » (Modleski, que cite Montell 1999 : 54). Les participantes ont ainsi accès à de nouvelles données, de nouveaux modes de pensée; elles ont le sentiment d'avoir le droit de parler et l'autorité voulue pour agir; bref, elles s'émancipent (Goss et Leinbach 1996).

En la matière, ce qui fait la véritable différence entre une entrevue de groupe et une entrevue individuelle tient à la possibilité d'échapper à la situation typique où la personne interrogée se sent sous l'autorité de celle posant les questions, grâce à la diversification des rôles des participantes que permet le contexte de groupe. Le rapport de forces engendré par la formulation des questions par l'« expert » est « *atténué par le fait que (...) l'interaction principale a lieu entre les participantes plutôt qu'entre chacune d'elles et la chercheuse. Chaque femme peut raconter sa propre histoire et, en outre, mettre en question et en doute les autres participantes, dans un effort pour parvenir à une compréhension.* » (Montell 1999 : 51)

L'entrevue de groupe crée la possibilité d'un dialogue entre personnes égales, donc celle de prendre le contrôle, sous certaines conditions :

- si les gens en viennent à « reconnaître la trame de leur expérience commune » (Montell, 1999 : 52), comme dans le cas des groupes d'éveil de conscience des femmes, au cours des années soixante
- si on les incite à participer à la mise au point d'une « vision du futur ainsi que d'une image structurelle du présent » (Cook et Fonow 1986 : 13), notamment dans le cadre de projets de recherche appliquée où l'on recherche des améliorations limitées et pratiques à court terme (Gibbs 1997 : 3)
- si se crée dans l'entrevue de groupe un soutien collectif pour les personnes qui relatent des expériences difficiles, telles celles des réfugiées

- si le nombre de fois où se rencontre le groupe permet la prise de contrôle découlant d'un tel soutien
 - plus les participantes sont impliquées dans la formulation des questions et hypothèses de recherche, dans le choix des autres participantes et dans l'analyse des données, plus la prise de contrôle augmente – témoin le cas des réfugiées somaliennes, dont la première rencontre avait pour but l'identification des sujets que le groupe jugeait essentiels dans l'expérience d'établissement dans un nouveau pays (Israelite et coll. 1999 : 11)
 - mais si l'entrevue de groupe se réunit une fois seulement, il y a peu de chance pour que se crée un dialogue facilitant une telle prise de contrôle, car il faut un certain temps pour rompre la glace, se mettre dans le bain et établir entre les participantes un sentiment de confiance.

Malgré les possibilités de prise de contrôle qui existent, il subsiste dans les méthodes faisant appel aux entrevues de groupe un rapport de forces inégal, car ce sont toujours les spécialistes de la recherche qui lancent le processus, choisissent les participantes et fixent l'ordre du jour, en partie du moins. De plus, c'est aux spécialistes que revient en dernier lieu l'analyse et l'interprétation des données (Goss et Leinbach 1996 : 122). Par exemple, dans l'étude des rapports entre les expériences de vie et la consommation de tabac, ce ne sont pas les participantes elles-mêmes qui ont exprimé clairement les rapports existants, comme l'avaient espéré les spécialistes de la recherche; *« en fait, le tableau s'est composé en mettant côte à côte les renseignements fournis par les participantes sur leur vie, sur leurs moments pour fumer et sur leur façon de le faire »*, juxtaposition effectuée par les spécialistes (Manfredi et coll. 1997 : 797). D'ailleurs, si on est dans le cadre hiérarchique de la recherche universitaire et si on se conforme aux critères de la plupart des organismes sources de subventions, il est difficile de partager avec les participantes la responsabilité du travail d'analyse et d'interprétation.

III. Le nœud gordien de l'entrevue féministe « du dedans » ou « du dehors » : le point sur le débat *insider/outsider*

Vue d'ensemble

L'entrevue qualitative entraîne-t-elle des constats plus riches et plus valides quand elle est effectuée par des personnes « du dedans » – chercheuses appartenant au même groupe social ou culturel que les personnes qu'elles étudient – ou par des personnes « du dehors »? C'est une question dont débattent depuis longtemps les spécialistes de la recherche qualitative, et un problème central dans les cercles de la recherche féministes, au cours des deux dernières décennies. Les féministes insistent, en effet, sur l'importance de l'empathie avec les personnes participant à la recherche. De plus, elles craignent souvent que des personnes « du dehors » n'aient une tendance plus marquée à s'appropriier les voix de la recherche. Toutefois, l'expérience acquise au fil du temps par les chercheuses féministes s'efforçant de travailler au problème du dedans contre le dehors tend à prouver que les contraintes de méthode strictes, s'appuyant sur une distinction rigide entre personnes « du dedans » et personnes « du dehors », ne sont pas d'un grand secours, quand il s'agit d'établir des stratégies de recherche dans la pratique.

La question revient souvent, du fait d'une reconnaissance croissante du caractère partial du savoir des spécialistes de la recherche. La partialité est due à leur « positionnement » par rapport aux questions et aux sujets de la recherche. Le positionnement renvoie à la façon dont la perspective est influencée par des identificateurs tels que la classe, l'occupation, le genre la « race », l'orientation sexuelle, etc. (ou plusieurs de ces identificateurs en interrelation), ainsi que par le point du temps et de l'espace – tous ces éléments pouvant influencer sur la perspective de la personne posant les questions ainsi que sur celle de la personne y répondant lors de l'entrevue.

Comme indiqué précédemment dans le présent document, les méthodologies positivistes traditionnelles adoptent des techniques d'entrevue standardisées qui limitent les interactions entre spécialistes et sujets de la recherche, afin d'essayer de minimiser les effets dudit positionnement, considéré comme tendant à influencer de façon inacceptable la construction du savoir. Mais les épistémologies post-positivistes, et notamment celles du féminisme, acceptent le fait que *tout* savoir résulte d'une construction sociale. Dans cette optique, on demande aux spécialistes de la recherche de réfléchir, afin d'évaluer l'effet que les circonstances du travail d'observation sur le terrain ou la dynamique de l'entrevue risquent d'avoir sur le discours se construisant entre spécialiste et sujet (Maxwell 1996 : 66-69). Ainsi a-t-il été démontré que le genre de l'interviewer (le même ou différent de celui de la personne y répondant) modifie le contenu de l'entrevue obtenue en bout de course (Herod 1993; Padfield et Procter 1996). Dans cette optique, l'absence de neutralité dans les rapports entre la personne posant des questions et celle y répondant est susceptible de bénéficier aux deux parties, quand la première appartient au même groupe que la seconde et se représente comme telle dans le processus de l'entrevue, c'est-à-dire quand l'interviewer est « du dedans ».

« *Quand [la position du dedans ou du dehors] constitue-t-elle la clef d'une analyse sagace? Quand obstrue-t-elle la clarté de la réflexion? Savons-nous bien quand nous sommes du dedans, du dehors ou de quelque part entre? »*
(Acker 2001 : 190)

Du dedans ou du dehors comme pôles opposés : formulations des premiers temps du féminisme

Les premières discussions féministes vantaient les mérites de l'entrevue « du dedans ». L'argument était qu'en étudiant un groupe auquel elle appartenait, la chercheuse pouvait utiliser sa connaissance du groupe pour mieux comprendre les opinions et les expériences des membres. De plus, il y avait ainsi une relative égalité entre spécialistes et sujets de la recherche et moins de risque pour qu'intervienne un rapport de forces et d'exploitation (voir à ce sujet la prise de position classique d'Oakley 1981). Dans l'idéal, l'entrevue devient un processus de renforcement mutuel; ou, du moins, spécialiste et sujet de recherche établissent-elles une compréhension commune, par exemple à partir du fait qu'elles viennent d'avoir un enfant ou qu'elles sont perçues comme « ayant un drôle d'accent » par les membres du groupe linguistique dominant.

La recherche « du dehors » se définissait en opposition à tout cela. L'étude d'un groupe dont on ne faisait pas partie était censée mener, dans le meilleur des cas, à une recherche superficielle et, dans le pire (quand la personne interrogée était membre d'une minorité ethnique, culturelle ou opprimée au niveau national), à une position extrêmement problématique. En effet, il y avait alors une impossibilité de comprendre la position en temps que sujet de la personne interrogée, plus un risque bien réel que la chercheuse plaque ses propres normes culturelles sur le processus de l'entrevue, supprimant ainsi une bonne part de la voix authentique de la personne interrogée, lors de l'entrevue, puis s'appropriant cette voix lors de l'interprétation du contenu de l'entrevue et lors de la présentation des résultats. Acker (2000) présente un excellent panorama du débat à ce sujet.

Une évolution vers des positions plus nuancées

Toutefois, le débat a considérablement évolué ces dernières années. On a montré qu'on ne pouvait pas réduire à la dimension dedans contre dehors les rapports personnels entre interviewer et interviewée (Miles et Crush 1993). L'expérience a également montré que ni le genre ni la couleur de la peau, par exemple, ne suffisaient à établir un échange ouvert (Dyck 1997 : 191). À vrai dire, si on l'accepte aveuglément, la notion de personne « du dedans » entraîne un risque d'« essentialisme », avec l'assomption que toutes les personnes appartenant à une catégorie sociale donnée ont une perspective commune. Bref, on a fait des efforts pour passer d'une perspective dualiste à un point de vue plus nuancé, avec l'identification de catégories intermédiaires entre « du dedans » et « du dehors », afin de refléter des situations où la position de la chercheuse est plus fluide et ambiguë, telle que la « personne du dehors au dedans » (Collins 1991; voir aussi Acker 2000), qui vient du groupe étudié mais a des expériences qui la différencient par certains côtés. Comme le souligne Acker (2000 : 201), c'est une « *frontière qui peut constituer une position avantageuse pour une perspective critique* », mais la personne posant les

questions risque alors de ne pas bénéficier de certaines confidences et d'être traitée avec suspicion.

On a montré aussi que la recherche « du dehors » avait ses propres avantages : quand on n'appartient pas au groupe étudié, on est perçu comme neutre et on peut obtenir des renseignements qui ne seraient pas communiqués à une personne du dedans. D'autre part – cela dépend des domaines abordés – interrogé par une personne « du dedans », un membre du groupe dont les attitudes ou les comportements ne sont pas conformes aux normes du groupe peut craindre d'être jugé négativement et, par conséquent, autocensurer ses réponses. Dans certains cas, notamment pour des entrevues avec les membres de certaines minorités ethnoculturelles du Canada, une approche hybride a fait ses preuves : la personne posant les questions a un statut mi du dedans mi du dehors; elle partage avec le sujet une compréhension partielle, mais sans constituer une menace et en se présentant comme souhaitant véritablement en apprendre plus sur sa culture d'origine.

Il peut arriver aussi que la personne interrogée se sente dévalorisée et privée de contrôle, quand elle perçoit la personne posant les questions comme étant du dedans et se compare à elle de façon négative – par exemple, si elles ont le même âge, le même niveau d'éducation, sont issues de la même classe sociale mais que la personne interrogée n'a pas réussi à se tailler une carrière comparable à celle que semble avoir l'interviewer.

Il y a donc des aspects qui font de la recherche « du dedans » une approche « intrusive ». Comme l'a souligné Judith Stacey (1991 : 114), « *plus l'intimité est grande – et grande la mutualité apparente des rapports entre spécialiste et sujet de recherche – plus le danger est grand* ». C'est d'autant plus vrai quand les spécialistes sortent ensuite entièrement du rapport établi, comme c'est généralement le cas, sans avoir préparé les sujets au caractère inévitable de la rupture.

D'autre part, il peut y avoir un problème d'ordre plus « technique », quand spécialiste et sujet de recherche ont trop de choses en commun : la tentation pour la chercheuse de ne pas attendre de voir poindre certaines attitudes ou certains comportements, ni leurs raisons. Le rapport d'empathie intense existant entre les parties engendre un partage de sentiments et d'expériences qui peut permettre une entrevue plus riche mais qui risque de la rendre difficile à interpréter par un tiers. Cela peut causer un vrai problème, dans le cas d'études impliquant plusieurs chercheurs (Acker 2000 : 198) ou dans les cas où la responsabilité des entrevues revient à une assistante de recherche qui n'est pas disponible par la suite, au moment de l'interprétation des données.

Toutefois, les buts de la recherche du dedans demeurent essentiels en matière de validité de la recherche. Comme le souligne Acker (2000 : 201), « *il reste important de se demander jusqu'à quel point on peut parvenir à une véritable empathie quand on ne partage pas des caractéristiques cruciales des personnes que l'on interroge* »; avec la meilleure bonne volonté du monde, il restera des différences qui entravent la communication et, pour les personnes interrogées, des raisons de passer sous silence certains aspects de leur expérience, si elles estiment que la personne posant des questions ne pourrait les comprendre ou qu'il vaut mieux ne pas lui en faire part.

Identités du dedans et du dehors comme constructions sociales fluides

Plus le temps passe, plus les spécialistes de la recherche constatent qu'identités et statuts ont un caractère très fluide, même au sein d'un même projet de recherche. Au cours d'une unique entrevue, le degré d'empathie existant entre spécialiste et sujet de la recherche peut varier, selon la question abordée à un moment donné (Dyck 1997).

De plus, les spécialistes peuvent avoir pour les sujets de la recherche une identité à caractère multidimensionnel : *« La chercheuse peut représenter, par exemple, des rapports d'oppression, le savoir "d'experts" d'un établissement d'enseignement supérieur, une femme ayant des enfants et certains intérêts communs, ou une personne à qui on peut parler de ses inquiétudes sans crainte parce qu'elle est en dehors des réseaux de savoir local »* (Dyck 1997 : 198)

Or ce sont des découvertes qui ont des implications importantes :

- Il est possible que la chercheuse soit amenée à se présenter comme personne plutôt du dedans ou plutôt du dehors, selon la personne qu'elle interroge et selon la question discutée à un point donné de l'entrevue, afin d'avoir accès à cette personne et à des renseignements.

« D'habitude, une situation d'entrevue exige un effort pour trouver un terrain commun et accentuer un côté de soi-même susceptible de bien coller avec la personne à qui on s'adresse. Comme nous ne sommes pas des caméléons, c'est une recherche qui n'est pas toujours facile. » (Acker 2000 : 205)

Après une série d'entrevues avec des cadres de direction et des travailleuses, dans des entreprises de traitement de données appartenant à des gens du lieu ou pas, la spécialiste de géographie économique Beverly Mullings (1999) (noire ayant un accent britannique et étudiant dans une université canadienne) a constaté qu'il lui fallait, pour que l'élite locale lui accorde sa confiance, prouver qu'elle en connaissait un rayon sur le secteur économique, tout en affichant une faible connaissance des conditions sociales et politiques en Jamaïque, afin de ne pas sembler une menace. Elle a conclu qu'être une femme de couleur l'aidait à bénéficier des confidences des gérants-propriétaires noirs, sur la difficulté de voir reconnaître l'excellente qualité de leurs services par les compagnies américaines auxquelles ils souhaitaient les vendre. Au cours de ses entrevues avec des gérantes, elle a constaté qu'elles établissaient avec elle un rapport d'empathie reposant sur une affinité de classe, plutôt qu'une affinité de genre; en effet ces gérantes ne montraient pas plus de sympathie que leurs collègues masculins envers les travailleuses extrêmement mal payées. Enfin, obtenir la confiance des travailleuses s'est avéré extrêmement difficile car c'était par l'intermédiaire de la direction que s'effectuait tout contact « officiel » avec elles – ce qui donnait une impression de coercition et plaçait la chercheuse dans une position de force qu'elle aurait préféré éviter.

Recherche féministe « du dehors » : un oxymoron?

Comment des féministes occidentales blanches peuvent-elles conceptualiser la différence et la diversité – et contribuer à l'élaboration de politiques plus ouvertes aux besoins de personnes « différentes » – sans s'approprier les voix « différentes » ni naturaliser des

catégories socialement construites (voir, p. ex., Dyck 1997; England 1994)? Code (1995 : 30) souligne que « *l'aspect politique de la prise de parole pour d'autres femmes, à leur propos et en leur nom est l'une des zones les plus contestées de l'activisme et de la recherche féministes d'aujourd'hui* ». Elle prône des activistes qui ont « *appris à voir ce qui était jusqu'alors invisible, qui disposent d'une crédibilité auprès des féministes et du public et qui effectuent un recadrage du savoir accepté, dans une analyse de structures sociales asymétriques, selon la logique féministe. Une recherche ainsi vigilante des traces du non-dit est au cœur de nombreuses méthodes de recherche et d'activisme féministes.* » (1995 : 32)

La recherche féministe « du dehors » concernant des groupes minoritaires est sans doute possible uniquement dans le cadre de la recherche participative d'action – question qu'aborde la prochaine section du présent document. Les spécialistes « du dehors » peuvent alors collaborer avec des personnes proches de l'expérience de la recherche et suivre leurs indications pour déterminer le point central et les questions de la recherche. Il est important que les deux parties établissent clairement leurs attentes et leurs assomptions, dès le départ, et c'est un processus généralement plus facile à mener à terme quand l'organisation qui collabore a déjà de l'expérience en matière de recherche.

IV. La « recherche participative » dans la pratique : révision du concept et circonspection apparues dernièrement

Vue d'ensemble

Il y a longtemps que les chercheuses féministes sont attirées par les idéaux et les méthodologies relevant de la « recherche participative » et de la « recherche participative d'action » (à laquelle on fait souvent référence par ses initiales anglaises, PAR). Pour définir en quelques mots ces deux traditions de recherche, issues de l'action politique de libération des années 1960, disons qu'elles s'engagent en faveur de l'émancipation des groupes marginalisés et opprimés. En conséquence, elles respectent les principes selon lesquels il faut respecter, apprécier et mettre au premier plan l'expérience vécue et le savoir indigène des personnes sur qui porte la recherche. Elles essaient aussi de concevoir et de perfectionner des méthodes et des modèles de pratique de recherche qui minimisent les rapports hiérarchiques entre spécialiste et sujet de la recherche, et qui impliquent une approche véritablement collaboratrice d'un bout à l'autre de tous les stades du processus de recherche (Reason 1994).

Dans l'optique de la recherche participative, les spécialistes de la recherche universitaire ne sont pas « les seuls détenteurs de la vérité et du savoir »; on remet en question le modèle universitaire traditionnel où des « spécialistes de la recherche, en fonction de questions d'intérêt théorique ou de recherches antérieures, formulaient une hypothèse de recherche, identifiaient les besoins en matière de données, puis se mettaient au travail de recherche »; et on encourage les parties prenantes issues de la collectivité (par exemple les prestataires de services) ou encore les activistes à définir les questions qui leur semblent importantes au vu de leur propre expérience. Ainsi, « les questions de recherche [peuvent-elles] dériver, non de recherches antérieures ou de considérations théoriques, mais des univers de la vie de tous les jours de personnes qui recherchent

elles-mêmes des solutions créatives aux défis qu'elles rencontrent » (Grant 1999 : 9). Il n'est pas question, pour autant, quand on formule un projet ou qu'on interprète les résultats, d'ignorer les publications existant sur un sujet; mais on les passe en revue pour y trouver des exemples appropriés d'autres endroits ou d'autres groupes ayant des problèmes similaires pour lesquels ont été trouvées de bonnes solutions (« meilleures pratiques »).

La recherche participative d'*action* exige en outre que l'on travaille effectivement avec les personnes impliquées, afin de les aider à *réaliser* un changement. Tout en faisant leurs ces principes, les chercheuses féministes ont montré qu'il manquait souvent à la PAR une conscience de la façon dont les conceptions « masculinistes » du savoir, d'une part, et la dynamique de genre au sein du processus de recherche lui-même, d'autre part, entravait la mise au premier plan de l'expérience des femmes et leur pleine participation aux sujets de recherche. Les féministes ont également insisté sur la nécessité pour la recherche participative de permettre une prise de contrôle par les sujets de recherche, que l'on qualifie alors de « co-sujets ». Cela signifie que les personnes participant à la recherche en co-dirigent le processus et aussi que les produits de la recherche sont leur « propriété » commune. Une telle démocratisation de l'entreprise de recherche est censée faire naître ou renforcer chez les sujets de la recherche une foi dans leur capacité à entraîner des changements sociaux.

Les féministes défendent donc la recherche participative pour des raisons éthiques, mais aussi parce qu'elles y voient un progrès en matière de validité scientifique. En effet, les chercheurs ne peuvent plus se reposer sur leur qualité de spécialiste et doivent mettre en question leurs préconceptions. De plus, la participation des sujets à la conception et à la réalisation d'un projet augmente son exactitude, en apportant une garantie supplémentaire sur deux points, au moins : que seront incluses dans la recherche les questions les plus importantes aux yeux des sujets; et que les instruments de recherche ne seront pas aliénants pour les personnes sur qui porte la recherche, les questions posées étant de nature à permettre effectivement aux sujets de faire part aux spécialistes de leurs expériences (Menzetti 1997). De plus, une approche participative peut s'avérer essentielle pour avoir accès à des populations difficiles à atteindre – des populations auxquelles on a accès uniquement sur leurs propres termes (Grant 1999 : 9).

Et pourtant, au vu de l'expérience accumulée, les chercheuses féministes semblent avoir perdu un peu confiance dans les possibilités d'une recherche véritablement participative (voir, p. ex., Gustafson 2001; Spalter-Roth et Hartman 1995). La revendication d'un caractère participatif pour la recherche s'est faite moins stridente, plus modeste. Suit, dans le présent document, une brève clarification de ce qu'on entend par « participation », puis une esquisse des raisons pour la circonspection à ce sujet dont font dernièrement preuve les féministes. Il ne s'agit pas de renverser les idéaux de la recherche participative, mais plutôt d'injecter dans le débat un peu de réalisme, dans l'espoir de minimiser la déception et le cynisme susceptibles d'apparaître à la suite d'attentes trompées.

Dimensions de la participation

Qu'est-ce qu'on entend par « participation »? Ce n'est pas une question de tout ou rien. Il peut y avoir des variations pour des dimensions diverses, schématisées dans le tableau 3. Pour chaque dimension, on demande : « Qui participe? » La réponse va de la participation totale (toutes les personnes impliquées) au choix de certains membres d'un groupe pour représenter les autres. On demande aussi : « Jusqu'à quel point? » Il peut en effet exister toute une gamme de participation, impliquant l'ensemble ou seulement une partie des protagonistes; avec, de plus, la possibilité d'avoir des protagonistes différents pour chaque dimension. C'est un type de tableau qui pourrait être utile aux spécialistes de la recherche, au stade de la conception d'un projet, afin de réfléchir de façon systématique au genre de « recherche participative » visée.

TABLEAU 3 :
QUI VA PARTICIPER À LA RECHERCHE ET COMMENT?

DIMENSIONS <i>Pour chaque dimension, qui sont les protagonistes qui participent et jusqu'à quel point?</i>	RÔLE DES PARTICIPANTS	CRITÈRES DE SÉLECTION
<i>Contenu de la situation :</i>		
1. apport de données	personnes fournissant des informations	Qui a un enjeu dans la situation et des informations nécessaires pour définir la situation? (<i>besoin de perspectives diverses</i>)
2. interprétation des données	interprètes	Qui a une connaissance adéquate de la situation et de la « langue » des participants? (<i>organismes communautaires</i>)
3. planification du changement	recherche d'une vision commune, de personnes pour planifier et prendre des décisions	Qui est le mieux placé pour concevoir et planifier le changement? (<i>les personnes directement touchées</i>)
4. mise en œuvre du changement	personnes aptes à mettre en œuvre	Quelles sont les personnes bien placées et motivées pour mettre en œuvre le changement?
<i>Processus de recherche :</i>		
5. gestion de la collecte des données et de leur interprétation	personnes facilitant les échanges/ fournissant des informations locales	Motivées et susceptibles d'être formées pour acquérir les habiletés voulues afin de gérer certaines parties du processus
6. conception de l'étude dans son ensemble	spécialistes de la recherche et personnes collaborant	Motivées et susceptibles d'être formées pour acquérir les habiletés voulues afin de gérer certaines parties du processus
7. réception d'informations régulières sur l'étude et ses implications	récipiendaires	Groupe plus large pas directement impliqué

Source : Dick 1997 (adapté sous forme de tableau par la présente auteure)

Recherche participative dans la pratique : quelques problèmes et limites

En acquérant de plus en plus d'expérience, dans leurs efforts pour mettre en pratique les principes de participation, les chercheuses féministes ont mieux pris conscience d'une série d'obstacles et de limites. Le débat sur ces questions évolue sans cesse et les problèmes sont complexes, si bien qu'on ne dispose pas de remèdes pratiques qui régleraient d'un coup les problèmes susceptibles de se présenter aux spécialistes de la recherche. Il est toutefois instructif de passer rapidement en revue les questions principales soulevées et débattues.

- Le concept de *prise de contrôle (empowerment)* est parfois employé de façon simpliste, voire désinvolte. La participation à un projet de recherche amène rarement une transformation dans la vie des personnes impliquées. De plus, même si elles acquièrent, par le biais de la recherche, une meilleure compréhension des conditions sociétales qui sous-tendent les problèmes auxquels elles font face de façon individuelle et personnelle, cela se traduit-il nécessairement par une prise de contrôle, sans développement parallèle de leurs capacités à réaliser le changement (Kelly, Burton et Regan 1994)?
- En outre, la prise de contrôle n'est pas une « chose » que concéderaient les spécialistes de la recherche, dans leur magnanimité! Étant donné les contraintes qu'imposent les structures institutionnelles dont est issue la recherche – et notamment la recherche subventionnée –, ce n'est pas non plus une simple option à la disposition des individus ou des groupes sujets de la recherche. Il s'agirait plutôt d'un processus toujours à négocier entre les parties impliquées, tout au long du processus de recherche.
 - D'autre part, pour la recherche en matière de politiques, comme l'a constaté VanderPlaat (1999) dans le cadre d'un projet d'évaluation du fonctionnement, dans le Canada atlantique, du Programme d'action communautaire pour les enfants de Santé Canada, « *spécialistes/activistes occupent une position double, où ils doivent s'efforcer à la fois de permettre à d'autres de prendre contrôle et de prendre contrôle pour leur propre compte.* » (1999 : 779)
C'est un cas où, pour donner aux participants au programme le pouvoir de « créer du savoir à partir de leurs propres expériences de vie », les spécialistes de la recherche universitaire et gouvernementale ont dû utiliser le pouvoir que leur conférait leur reconnaissance en tant que spécialistes et effectuer leur propre prise de contrôle, afin de convaincre les hauts fonctionnaires que ce type de savoir était non seulement valide mais assez important pour que soient remis en cause les critères habituellement appliqués à l'évaluation de programmes.
- Il existe un sentiment que, d'un point de vue émotionnel, on exige trop des chercheuses féministes, censées résoudre les questions de rapports de force et établir un rapport d'empathie (Reinharz 1992 : 267), alors qu'on ne juge pas sur les mêmes critères les autres spécialistes de la recherche.
- On aurait tort de présumer que les sujets de la recherche souhaitent forcément un processus hautement participatif. Ce n'est pas toujours faisable de leur point de vue, du fait de contraintes de temps (par exemple, dans le cas de femmes assumant à la fois travail rémunéré et domestique ou dans celui d'agences de prestations de services

de première ligne aux immigrants). C'est plus particulièrement vrai à la phase de l'analyse :

- parfois, « ce que voulaient les participantes, c'était que les chercheuses "soient" des chercheuses – qu'elles situent leurs expériences individuelles en rapport avec celles des autres participantes [...]. Cette mise en contexte et comparaison d'une expérience personnelle est ce que de nombreuses participantes à une recherche attendent "en retour" [de la part des chercheuses]. » (Kelly, Burton et Regan 1994 : 37)
- Il est manifeste que les approches participatives ne fonctionnent pas quand le groupe cible ne partage pas les croyances de base de l'interviewer! Par exemple, le but de Millen était d'étudier les problèmes de genre/pouvoir qu'affrontent les chercheuses scientifiques. Mais la plupart d'entre elles définissaient leurs succès et leurs échecs au vu de leurs efforts individuels plutôt qu'en rapport avec des conditions systémiques. Conséquemment,
 - « Si j'avais adopté un programme de recherche plus participatif, conçu pour stimuler chez ces femmes une conscience de la façon dont je les estimais opprimées [...] ces femmes auraient très bien pu décliner toute participation et il aurait été impossible de sonder leur point de vue et de présenter leur expérience, au moins sous une forme. » (Millen 1997 : para. 4.6)
- L'environnement institutionnel amène certaines orientations :
 - Étant donné la « responsabilisation financière » qui leur est de plus en plus imposée, les institutions universitaires (et, généralement, les organismes sources de subventions) rechignent à ce que le contrôle du processus de recherche échappe au chercheur ou à la chercheuse responsable du projet aux yeux de l'administration.
 - Dans un souci de préserver la liberté d'analyse des spécialistes de la recherche, un comité de déontologie tend à laisser entre leurs mains le contrôle final de l'analyse et la propriété du produit écrit, même sous réserve d'une consultation avec les représentants du groupe sujet de la recherche, avant une interprétation définitive des données.
- Il existe pour un projet de recherche des contraintes de temps, au vu des agendas universitaires ou des échéanciers de « livraison » à des agences gouvernementales. Or les projets de recherche pour la PAR féministe pèchent souvent par excès d'optimisme quand il s'agit d'estimer le temps nécessaire, surtout dans des situations interculturelles :
 - Par exemple, l'étudiante de maîtrise en géographie Barbara Shaw (1995) a travaillé avec un petit groupe d'action environnementaliste à Goa, en Inde, pour étudier la capacité de cette ONG activiste à soutenir la résistance de tous les jours des gens du lieu contre des modèles de développement néfastes pour l'environnement, modèles résultant d'une industrialisation à grande échelle et d'un tourisme de masse. Shaw a effectué dans les villages des entrevues sur les programmes locaux pour la défense de l'environnement mis en place par l'ONG. Mais sa recherche a suscité des attentes qu'elle n'a pas pu satisfaire dans les

limites de temps allouées à son mémoire. Le temps pour bien s'installer lui a manqué et elle a dû quitter les lieux de façon prématurée, donnant peut-être aux participants le sentiment d'avoir été abandonnés.

Au vu de ces divers problèmes, a eu lieu une évolution marquée par rapport aux premières interprétations idéalistes (voire naïves) des méthodes de recherche féministes. Les chercheuses féministes sont aujourd'hui plus susceptibles de reconnaître que les rapports avec les « sujets » de recherche sont forcément inégaux, dans la plupart des projets de recherche, les chercheuses ayant presque toujours le dernier mot sur les données et leur interprétation (Gatenby et Humphries 2000). S'en suit-il nécessairement une distorsion, voire une exploitation de l'expérience des sujets? « Non, pas nécessairement », seraient désormais inclinées à dire de nombreuses chercheuses féministes; elles avancent que l'interprétation de l'expérience effectuée par la chercheuse n'altère pas (habituellement) sa signification pour la participante – aussi longtemps que les chercheuses s'abstiennent de la rabaisser ou de la dévaluer. Toutefois, il reste des chercheuses féministes qui s'opposent à l'idée; elles estiment, par exemple, qu'il peut être choquant, pour une personne interrogée, de voir des concepts abstraits tirés de sa narration personnelle (voir Borland 1991).

Bien des chercheuses féministes (et notamment celles fonctionnant dans un cadre universitaire) admettent désormais qu'une collaboration totale est, la plupart du temps, une attente déraisonnable; elles estiment qu'il peut suffire d'être ouverte et honnête quant aux limites de la collaboration. Néanmoins, en participant à la construction des données de recherche dans un cadre relativement ouvert (entrevues de groupe, entrevues semi-structurées), « *les gens peuvent apporter une contribution significative à la description et à l'analyse d'un problème social qui est d'une grande importance pour eux, ce qui peut constituer une prise de contrôle* », au moins partielle (Montell 1999 : 55) – surtout si les participantes comptent sur la capacité de la chercheuse à rédiger un rapport de recherche susceptible d'influencer les preneurs de décision.

Malgré les difficultés propres à la mise en œuvre des principes de la PAR, il existe des types de recherche en matière de politiques qui nécessitent l'emploi de fortes notions de collaboration et de participation. Par exemple, il est hautement recommandé, voire impératif, d'adopter des protocoles pour la propriété et le contrôle conjoints des constats de recherche quand la chercheuse ou le chercheur est manifestement « du dehors » et quand la question est délicate ou affecte des groupes vulnérables.

Appliquer le principe de propriété conjointe des constats dans la recherche participative

Renzetti (1997) relate ses expériences lors de la mise en place d'une étude empirique sur les abus domestiques dans les foyers lesbiens. Les activistes de la communauté lesbienne locale avaient commencé à réunir des données à ce sujet; la chercheuse est entrée en contact avec elles et a obtenu une subvention de son université, qui se trouvait être une institution catholique. Il a alors été décidé que la chercheuse se chargerait de faire connaître les constats de la recherche aux universitaires, ainsi qu'aux praticiens et prestataires de service du domaine social, tandis que les activistes se chargeraient d'informer la communauté lesbienne – formule permettant à chaque instance d'utiliser au mieux son

expertise particulière, pour faire connaître avec efficacité les constats. Les sujets de recherche avaient ainsi une protection contre des interprétations erronées ou des maladresses involontaires de la chercheuse « du dehors » (hétérosexuelle), et la chercheuse contre une éventuelle censure de son employeur, si les constats amenaient en matière de politiques des recommandations incompatibles avec les principes religieux de l'université.

Dans le cas de recherche sur des personnes d'un milieu culturel différent du sien, il convient que la chercheuse tienne compte de sa position « du dehors », en effectuant une constante réflexion sur soi. Il lui faut pratiquer ce que Maria Mies (1991) qualifie de « double conscience », c'est-à-dire s'observer de l'extérieur pour comprendre comment elle peut apparaître à des personnes issues de milieux radicalement différents, et pour pouvoir examiner ses propres préjugés culturels et historiques. Pour une chercheuse effectuant une PAR en matière de politiques dans de tels contextes, le véritable défi est de parvenir à faire œuvre de « traductrice », de facilitatrice ou d'intermédiaire entre sujets de recherche et fonctionnaires en charge des politiques, sans se présenter comme leur « déléguée » ni usurper le leadership qui devrait rester du ressort de la communauté étudiée (Archibald et Crnkovich 1995).

**La spécialiste de recherche participative en tant que « traductrice » :
recherche d'action avec les Inuites**

Archibald et Crnkovich (1995) ont discuté des difficultés rencontrées par des féministes blanches du Sud du Canada dans leurs efforts pour mettre en pratique les principes de la recherche participative d'action, lors d'un projet de ce type pour une organisation d'Inuites. Les chercheuses (qui disposaient de subventions du ministère de la Justice) devaient préparer un document d'orientation sur les questions de justice et sur les réactions des Inuites au système judiciaire dans les communautés inuites. La stratégie des chercheuses les amenait à encourager avant tout l'invention de solutions de rechange créatives à des problèmes présentés dans des scénarios fictifs (en faisant abstraction des lois du Canada). Mais les discussions de groupe ont mené au récit personnel d'un incident de violence familiale s'étant traduit par un décès. Et, dans une des régions étudiées, cela a conduit à une réorientation du point central de la recherche, soit un plan d'action pour remédier au caractère inadéquat des interventions policières dans le cas de telles violences à l'encontre des femmes, ce qui impliquait, entre autres, que le groupe de femmes effectue sa propre étude pour mieux mesurer les niveaux de violence.

Dans le cadre de ce processus, les chercheuses entendaient jouer le rôle d'intermédiaires entre les Inuites et les fonctionnaires responsables des politiques. Il leur a fallu s'efforcer de transmettre les recommandations et stratégies des Inuites en les « traduisant » en rapports et en documents d'orientation intelligibles pour des fonctionnaires de la culture dominante. Si on veut que le projet reste véritablement participatif, les chercheuses soulignent plusieurs points qu'il faut absolument garder à l'esprit : ne pas franchir la frontière entre intermédiaire ou personne offrant une ressource technique et experte se posant en déléguée du groupe; céder le contrôle du projet de recherche, être une facilitatrice et non une meneuse, afin de laisser les femmes

définir leurs propres problèmes; assurer un suivi, après livraison du rapport final.

V. Établir validité et rigueur dans la recherche qualitative

Vue d'ensemble

On entend par « validité » la plausibilité du rapport entre données et concepts; cela implique une entente collective du public ciblé sur le fait que les interprétations des données sont inévitables et convaincantes. Cela veut dire que les procédures de recherche doivent être « rigoureuses », qu'il faut un « contrôle de la qualité constant à tous les stades de la production de savoir » (Kvale 1996 : 236). C'est vrai pour la recherche en matière de politiques comme pour la recherche universitaire : il faut une justification solide pour établir de nouvelles politiques ou pour modifier celles existantes.

Selon Janet Finch (1999 : 183-184), spécialiste féministe et auteure de *Research and Policy: The Uses of Qualitative Methods in Social and Educational Research*, la recherche en matière de politiques...

✓ « ... est une recherche marquée par la compétence technique, analysée et interprétée avec une rigueur professionnelle »

« [L]a recherche axée sur les politiques doit être au moins aussi rigoureuse que toute autre. Étant donné que [son] public est composé [...] de groupes et d'individus risquant de ne pas être bien informés sur la recherche dans le domaine des sciences sociales [...] et que] les résultats de la recherche sont susceptibles d'être utilisés dans le "vrai" monde social et politique [, cela] donne une obligation particulière aux chercheurs, en matière de conduite technique et professionnelle ».

Est-il possible de s'entendre sur ce qui constitue la rigueur? Il y a des chercheuses féministes qui trouvent le discours sur la rigueur trop « masculiniste », mais d'autres qui l'acceptent, même si c'est parfois à contrecœur, parce qu'elles estiment que cela ramènera leur spécialité dans le courant de recherche général, d'où une plus large reconnaissance des constats de la recherche d'inspiration féministe et un recours plus fréquent à la recherche qualitative féministe pour guider l'élaboration de politiques publiques. On s'est penché déjà, dans d'autres sections du présent document de travail, sur les diverses dimensions des questions de validité et de rigueur; on a constaté que c'était un domaine où chercheuses féministes ou autres spécialistes de la recherche qualitative avaient remis en cause avec succès une partie des définitions traditionnelles; un domaine, aussi, où elles avaient insisté sur l'importance vitale du critère de *transparence* à tous les niveaux du processus de recherche, contribuant ainsi à l'établissement de normes plus rigoureuses pour les sciences sociales. Il s'agit maintenant, dans la dernière section, de rassembler certains de ces fils de pensée et de fournir des principes directifs (mais pas des recettes!), utiles pour veiller à ce que les études de recherche qualitatives soient effectivement menées de façon rigoureuse.

La théorie de position féministe (feminist standpoint theory) et l'évolution des débats autour de la validité

Pour comprendre pourquoi, jusqu'à une période relativement récente, les chercheuses qualitatives féministes se faisaient prier pour débattre de la question de validité, il faut garder à l'esprit le contexte des débats et des controverses engendrés par la « théorie de position féministe ». En la matière, nous n'aborderons ici que les débats les plus pertinents aux décisions en matière de *méthode*, et notamment ceux concernant la validité d'une présentation des expériences des sujets de recherche sans interposition de l'interprétation qu'en fait la chercheuse.

Selon la théorie de position féministe, il existe des réalités multiples susceptibles d'être observées et vécues et il convient, d'un point de vue épistémologique, d'accorder la priorité aux réalités de groupes dominés, pour valoriser des formes différentes de savoir et pour leur donner du pouvoir. Ainsi, si la théorie de position féministe est prise à la lettre, toute pratique de recherche questionnant le récit que font des femmes de leur expérience ou le mettant dans un cadre différent de celui où elles le placent d'elles-mêmes est une pratique non-féministe par essence, vu qu'elle prive les sujets de pouvoir et les asservit au point de vue personnel privilégié de la chercheuse. Rigoureusement appliquée, la théorie nécessite donc, de la part de la chercheuse : un respect total de la « vérité » de la perspective des sujets; la résistance à toute tentation d'interprétation au vu de son cadre théorique ou de sa perception de la place des sujets au sein de processus sociaux plus larges; le refus de toute tentative pour évaluer jusqu'à quel point les sujets peuvent être le jeu de forces sociales sans en avoir conscience. Les personnes prônant ce type de perspective privilégient donc les entretiens sans interprétation, de type « biographique »; les sujets y prennent leur propre parole, au point que la chercheuse se retient de toute interprétation.

Mais les chercheuses féministes d'aujourd'hui ne sont plus convaincues que « donner voix » ainsi, sans la médiation des interprétations des chercheuses, soit en fait une stratégie émancipatrice. Certaines affirment que pour faire figure d'expert en ce qui concerne ses propres expériences, il faut avoir la « conscience des forces qui ont influé sur » soi et la capacité de « formuler [sa] réaction à ces forces » (Montell 1999 : 50). Il faut pour cela que s'établisse un dialogue d'interprétation entre spécialiste et sujet au cours même du processus d'entretien. D'autre part, de nombreuses spécialistes féministes considèrent que leur devoir social est double : légitimer le savoir dominé, faire sauter aux yeux l'invisible; mais aussi effectuer des analyses propres à interpréter et à mettre en contexte les expériences qui façonnent les horizons, les représentations et les actions d'une personne. Dans cette optique, laisser les données (p. ex. l'histoire de vie) « parler d'elles-mêmes » constitue pour la chercheuse une sorte d'abdication de responsabilité. En effet, « *un individu n'a pas nécessairement pleine conscience des systèmes qui l'entourent et le contraignent et, en tant que spécialistes de la recherche, nous avons la responsabilité d'éclairer ces systèmes à la lumière de son expérience et d'éclairer son expérience à la lumière de ces systèmes* » (Millen 1997 : para. 3.5).

Débats féministes sur la validité des données expérientielles : une issue?

Lorraine Code (1995 : 36) affirme qu'il est nécessaire de trouver une voie entre « la vieille tyrannie de l'expertise autoritaire qui dénigre l'expérience des femmes [...] et une nouvelle tyrannie de "l'expérientiellisme", qui place tout énoncé expérientiel à la première personne à l'abri de toute mise en question, interprétation ou discussion. »

On compte souvent sur les stratégies de recherche participative comme solution au dilemme. Elles permettent de demander, par exemple, à des membres d'associations communautaires, une « interprétation »/« traduction » des expériences exprimées de sujets individuels, afin d'aider la chercheuse à établir des catégories analytiques. Ces catégories de représentantes de la communauté ont un double atout : un peu de recul, au moins, par rapport à l'expérience personnelle sur le vif, sans analyse, des individus; une sensibilité au cadre de référence de ces derniers. Autre stratégie de recherche participative, le recours à des discussions de groupe, qui révèlent les points communs ou les différences d'interprétation, peut permettre aux sujets d'établir leurs propres catégories plus larges d'analyse et, ainsi, de prendre contrôle de l'interprétation et de la présentation de la recherche.

Liste de contrôle pour l'établissement d'une « rigueur » dans l'analyse qualitative à base d'entrevues

Au vu de l'accent maintenant mis sur la « rigueur » en recherche qualitative, comment les chercheuses féministes – et d'ailleurs les spécialistes de la recherche qualitative en général – devraient-elles rédiger leurs projets de recherche et pleinement conceptualiser leurs stratégies de recueil et d'analyse de données, en amont et en aval du processus? On ne présentera pas ici de cadre pour la rédaction d'un projet, vu qu'il en existe de bons exemples ailleurs (voir, entre autres, Heath 1997; Finch 1999; Marshall et Rossman 1995). On esquissera plutôt une liste de contrôle en vue de l'établissement de procédures rigoureuses. La liste est axée sur la recherche à base d'entrevues (entrevues individuelles ou entrevues de groupe). Elle s'inspire un peu d'un important article des géographes sociaux Jamie Baxter et John Eyles (1997, tableau 3) – chercheurs d'ailleurs eux-mêmes influencés par les perspectives féministes – mais incorpore également d'autres contributions méthodologiques tirées de publications, ainsi que de la propre expérience de la présente auteure. La liste peut servir dans la conception de projet et dans l'établissement de protocoles détaillés pour différents stades de la recherche. Elle peut aussi s'avérer utile quand il s'agit d'évaluer la validité et la rigueur d'un projet de recherche déjà réalisé.

La liste part du constat qu'il existe pour chaque type de savoir et de compréhension produit dans le cadre de la recherche qualitative – description, interprétation et théorie – un risque distinct de perte de validité, que les spécialistes de la recherche peuvent grandement minimiser par l'emploi de procédures rigoureuses (Maxwell 1996 : 89). Il est bon d'utiliser la liste en gardant deux points à l'esprit : qu'il n'existe pas de règle infaillible pour établir la validité d'une recherche qualitative; mais

que l'on peut employer de nombreuses tactiques pour établir et maximiser la crédibilité, la plausibilité et la fiabilité des constats (Miles et Huberman 1994). Ni cette liste de contrôle ni une autre ne saurait fournir sans équivoque les « bonnes » réponses aux questions sur ce qu'il convient de faire pour maintenir validité et rigueur; mais cela peut constituer un support utile à une réflexion sur les questions de validation, au moment approprié dans le processus de recherche, et permettre d'éviter les problèmes qui surgiraient inévitablement, en l'absence d'une telle réflexion.

1. CONTEXTE DE LA RECHERCHE

- Quel était sa fonction à l'origine (objectifs, valeurs/buts sous-jacents)?
- Quelle est la position de la chercheuse dans la recherche (la transparence étant un atout pour la validité)?
 - Qui a subventionné/commandé la recherche?
 - Pourquoi la chercheuse a-t-elle entrepris l'étude?
 - Quels sont, le cas échéant, les liens de la chercheuse avec le groupe sujet de la recherche?
- Les questions de recherche ont-elles été établies d'après les publications existantes (ouvrages théoriques ou analyses de politiques existantes)?
- Les questions de recherche sont-elles issues des priorités des parties prenantes locales ou des activistes de la communauté?
 - Dans ce cas, est-il possible de répondre à ces questions en étudiant la recherche d'inspiration communautaire effectuée ailleurs? En d'autres termes, y a-t-il d'autres expériences susceptibles de s'appliquer au cas présent? Ou bien est-il *impératif* de recueillir des données au sein du groupe ou de la communauté donnés? (*Les deniers publics alloués à la recherche étant limités, il faut, même en matière de recherche d'inspiration communautaire, partir du principe qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil – c'est à celles ou à ceux qui veulent obtenir une subvention de recherche de prouver le contraire!*)
- Quelle justification existe-t-il pour la méthodologie choisie?
 - Pourrait-on examiner les mêmes points avec d'autres méthodologies possibles? Si oui, pourquoi opter pour certaines plutôt que pour d'autres?

2. MÉTHODE D'ÉCHANTILLONNAGE

- Base de sondage – quel est l'univers pertinent?
- Méthode d'échantillonnage : au hasard; raisonné/intentionnel; ou simplement pratique – justification du choix? (Maxwell 1996 : 69-73 fournit un guide à la prise de décision qui est à la fois excellent et accessible.)
 - Quelles chaînes de contacts a-t-on utilisé dans l'établissement d'échantillons « boule de neige »? (Le dessin d'un diagramme en arbre est très utile pour montrer les références et les intermédiaires.)
- Difficultés rencontrées lors de l'établissement de l'échantillon

3. MÉTHODE DE COLLECTE DES DONNÉES

- Type de guide d'entrevue (structuré/semi-structuré/non structuré?)
- Mode d'établissement du guide d'entrevue (participation des principales personnes fournissant des informations et/ou étant sujets de la recherche?)
- Méthodes utilisées pour minimiser des problèmes comme le souvenir imprécis des événements?
- Méthodes de prise de note et d'enregistrement (enregistrement audio? enregistrement vidéo?)
- Impressions de l'interviewer pour chaque entrevue (consignées dans des notes de terrain écrites tout de suite après l'entrevue)
 - type de dynamique/d'empathie établies durant l'entrevue
 - facteurs ayant encouragé le sujet à être plus ou moins loquace

4. MÉTHODE D'ANALYSE DES DONNÉES

- Méthodes de préparation des transcriptions (voir Poland 1999)
 - *verbatim*? (si ce n'est pas le cas, comment la sélectivité est-elle évitée? comment la dynamique de groupe est-elle saisie?)
 - avec annotations?
- Procédures pour « naviguer » dans les données :
 - schéma(s) et procédures de codage
 - possibilité de modifier le schéma de codage quand émergent de nouvelles catégories d'analyse
 - comment sera assuré le caractère non sélectif de l'analyse des données (c.-à-d. une analyse exhaustive faisant appel à toutes les données pertinentes, pas seulement aux parties des données qui étayent l'hypothèse ou l'argument de la chercheuse)?
⇒ décision d'utiliser ou pas un logiciel d'analyse de données qualitatives (p. ex. NUD*IST^{MC}, Atlas/ti^{MC})

5. PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

- Justification de la présentation des résultats : description ou apport à une théorie?
- Vu la masse de données que tendent à réunir les projets qualitatifs et l'impossibilité de tout traiter d'un coup, il faut effectuer un choix explicite quant aux sous-thèmes sur lesquels se concentrera l'article/le rapport et analyser toutes les données y ayant trait
- Comment s'effectue le choix de segments du texte de l'entrevue pour illustrer un point?
 - La répétition et les similarités des données figurant dans une gamme d'entrevues sont un gage de leur fiabilité. Il est donc bon de choisir des citations qui illustrent au mieux un point de vue/une expérience qu'expriment de nombreuses personnes interrogées.

- Mais l'exemple *atypique* peut aussi être important parce que les anomalies remettent en question la théorie existante ou les explications acceptées et facilitent l'engendrement d'une théorie :
 - en soulignant un cas unique, expliquer pourquoi il est intéressant et ce qu'on peut en déduire
 - pourquoi l'expérience de cette personne diffère-t-elle de celle du reste du groupe? (Cela pourrait mener à la décision d'effectuer une seconde série d'entrevues, avec des personnes susceptibles de se rapprocher de cet exemple « atypique ».)
- Effectuer une distinction entre les concepts issus des données et ceux issus des publications existantes ou de recherche préalable
- Effectuer une distinction entre les catégories et concepts identifiés par les participants (p. ex. citations) et ceux définis par la chercheuse (interprétation du sens des données)

6. CRÉDIBILITÉ DES LIENS ENTRE LES DONNÉES ET L'ANALYSE

- Identifier et coder tous les thèmes et problèmes soulevés – éliminer uniquement ceux qui sortent entièrement du sujet; au cours du codage, assigner une catégorie à ce qui semble d'abord sans rapport, parce qu'on ne sait jamais...
- Utiliser un codage multiple pour identifier les interconnexions entre problèmes
- Faire coder les transcriptions par plus d'une personne; comparer et négocier pour parvenir à un consensus (c'est ce qu'on appelle la corroboration inter-chercheurs)
 - cela peut amener à faire face aux différences en matière de valeurs et de pouvoir existant dans l'équipe de recherche (genre, statut) (Baxter et Eyles 1999).
- Auprès de qui conviendrait-il de vérifier les interprétations?
 - Il est utile (voire essentiel dans le cadre de recherche participative) de demander aux facilitatrices/interprètes (p. ex. aux représentantes d'associations communautaires) de se pencher sur le schéma de codage pour voir si cela cadre avec la façon dont, de leur côté, elles catégoriseraient les données.
- Convient-il de rendre aux personnes interrogées les transcriptions codées (façon de laisser les sujets se réapproprier leurs expériences) ou offrira-t-on un sommaire des constats?
 - Il est rare que l'on rende les transcriptions, en partie à cause de leur caractère confidentiel et du risque qu'un tiers en prenne connaissance. Dans la pratique, il est plus fréquent de remettre aux participantes un sommaire des constatations, qui leur permet de voir comment leurs propres expériences/attitudes s'intègrent ou se comparent à celles de l'échantillon dans son ensemble (Baxter et Eyles 1999).

7. PLAUSIBILITÉ/CRÉDIBILITÉ DE LA THÉORIE DÉDUITE, LE CAS ÉCHÉANT, OU DES RECOMMANDATIONS EN MATIÈRE DE POLITIQUES

- Se servir des publications existantes comme point de référence pour l'établissement de théorie (sous peine d'avoir de sérieux risques de « réinventer la roue »).
- Toujours s'efforcer de trouver un autre cas permettant de tester une hypothèse provisoire.
- Dans le cas de recherche en matière de politiques, voir ce qui s'est fait ailleurs; rechercher les comparaisons pertinentes et les « meilleures pratiques ».

8. CARACTÈRE TRANSFÉRABLE DES CONSTATS

- Réfléchir pour savoir si l'étude est parvenue à « saturer » les catégories.
 - Il est important d'essayer d'atteindre la saturation car l'atout majeur de la recherche qualitative est son emploi comme outil pour aller plus loin que les conceptualisations existantes sur certaines questions et certains problèmes; à ce titre, elle peut avoir énormément d'influence dans l'élaboration de politiques (Finch 1999).
 - Si le stade de la saturation n'a pas été atteint, il convient de considérer la recherche comme exploratoire et les conclusions comme provisoires, car il est possible que n'ait pas été identifiée toute la gamme possible de situations, de résultats, d'attitudes ou de comportements. De fait, sans saturation, il est impossible d'élaborer une théorie et il serait risqué de faire des recommandations en matière de politiques.
- Le cas échéant, spécifier quel type de généralisation est visée : empirique ou théorique – d'habitude, c'est cette dernière.

Références citées

Les références citées dans le présent document de travail figurent avec un astérisque devant le nom de l'auteur, dans la bibliographie thématique qui le complète : *Revisiter les méthodes de recherche féministes : bibliographie thématique choisie*.

REVISITER LES MÉTHODES DE RECHERCHE FÉMINISTES : BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE CHOISIE

établie par

Damaris Rose

le 6 juillet 2001

Note de l'auteure :

Bien qu'elle soit à jour, la présente bibliographie ne prétend pas être exhaustive. Elle puise tout d'abord dans des sources que l'auteure du présent document – géographe sociale de formation – a trouvées utiles pour l'enseignement de cours sur les méthodes de recherche, l'encadrement d'étudiants de second et de troisième cycle, l'évaluation de projets de recherche et l'établissement de méthodologies pour sa propre recherche. Ces sources sont complétées par des articles de revues ayant trait à divers domaines des sciences sociales et par des ouvrages collectifs.

La recherche par mot-clef de diverses ressources sur Internet a grandement étoffé la présente bibliographie. Il existe des bases de données bibliographiques (gratuites), comme Ingenta (<http://uncweb.carl.org>), très utiles pour trouver des articles ayant paru dans des revues. Dénicher les ouvrages collectifs est plus problématique, surtout si la publication n'a pas été effectuée par des presses universitaires; c'est pourquoi ont été consultés les catalogues bibliothécaires d'universités particulièrement bien placées en matière de recherche dans les sciences sociales et/ou d'études des femmes. Enfin, le recours à des moteurs de recherche de pages Web a permis de trouver des sommaires de cours et des listes de lectures recommandées, ainsi que les revues en ligne. Noter que tous les liens indiqués ont été vérifiés et fonctionnaient au moment de l'établissement de la présente bibliographie.

Rappel : Dans la présente bibliographie, le symbole * indique une référence citée dans le courant du document de travail.

Références générales et ouvrages collectifs, sur les méthodes de recherche féministes

Brayton, Jennifer (sans date) What Makes Feminist Research Feminist? The Structure of Feminist Research within the Social Sciences? Département de Sociologie, Université du Nouveau-Brunswick, thèse de doctorat non publiée. Disponible à <http://www.unb.ca/PAR-L/win/femininmethod.htm> (consulté 2001-06-04).

Campbell, Rebecca et Sharon M. Wasco (2000) Feminist approaches to social science: epistemological and methodological tenets. *American Journal of Community Psychology* 28 (6) : 773-791.

Cancian, Francesca (1992) Feminist science: methodologies that challenge inequality. *Gender and Society* 6 (4) : 623-642.

*Cook, Judith et Mary Margaret Fonow (1986) Knowledge and women's interests: issues of epistemology and methodology in feminist sociological research. *Sociological Inquiry* 56 (1) : 2-29.

*Cosgrove, Lisa et Maureen C. McHugh (2000) Speaking for ourselves: feminist methods and community psychology. *American Journal of Community Psychology*. 28 (6) : 815-838.

Devault, Marjorie L. (1996) Talking back to sociology: distinctive contributions of feminist methodology. *Annual Review of Sociology* 22 : 29-50.

Fonow, Margaret J. et Judith A. Cook (dir.) *Beyond Methodology: Feminist Scholarship as Lived Research*. Indianapolis: Indiana University Press.

Gorelick, Sherry (1991) Contradictions of feminist methodology. *Gender and Society* 5 (décembre) : 459-477.

Hesse-Biber, Sharlene, Christina Gilmartin et Robin Lydenberg (dir.) (1999) *Feminist approaches to theory and methodology: an interdisciplinary reader*. New York : Oxford University Press.

Maynard, Mary (1994) Methods, practice and epistemology: the debate about feminism and research. In Mary Maynard et June Purvis (dir.) *Researching Women's Lives from a Feminist Perspective*. Londres : Taylor & Francis, 10-26.

Pryse, Marjorie (2000) Trans/feminist methodology: bridges to interdisciplinary thinking. *NWSA Journal: A Publication of the National Women's Studies Association* 12 (2) : 105-118.

*Reinharz, Shulamit (1992) *Feminist Methods in Social Research*. New York : Oxford.

Stanley, Liz (dir.) (1990) *Feminist Praxis: Research, Theory and Epistemology in Feminist Sociology*. Londres et New York : Routledge.

Bibliographies spécialisées

Sapiro, Virginia (1999) *Bibliography: Feminism, Science, Logic of Inquiry, and Methodology*. Disponible à <http://www.polisci.wisc.edu/~sapiro/fmeth.htm/>. (consulté 2001-03-27)

Méthodes quantitatives contre méthodes qualitatives? Le point sur le débat.

Discussions plus larges, également, sur les liens entre épistémologie et méthode

*Armstrong, Hugh et Pat Armstrong (1983) Beyond numbers: problems with quantitative data. *Alternate Routes* (6) : 1-40.

*Bryman, Alan (1988) *Quantity and Quality in Social Research*. Londres : Unwin Hyman.

- *Elliott, Susan (1999) And the question shall determine the method. *Professional Geographer* 51 (2) : 240-243.
- *Glaser, B. G. et A. L. Strauss (1967) *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*. Chicago : Aldine.
- *Graham, Elspeth (1999) Breaking out: the opportunities and challenges of multi-method research in population geography. *Professional Geographer* 51 (1) : 76-89.
- *Greaves, Lorraine et Alison Wylie, et le personnel de Battered Women's Advocacy Centre (1995) Women and violence: feminist practice and quantitative method. In Sandra D. Burt et Lorraine Code (dir.) *Changing Methods: Feminists Transforming Practice*. Peterborough : Broadview Press, 301-325.
- *Hanson, Susan et Geraldine Pratt (1995) *Gender, Work and Space*. Londres et New York : Routledge.
- *Jayaratne, Toby (1983) The value of quantitative methodology for feminist research. In Gloria Bowles et Renate Duelli Klein (dir.) *Theories of Women's Studies*. Boston : Routledge & Kegan Paul, 140-161.
- Kim, Marlene (1997) Poor women survey poor women: Feminist perspectives in survey research. *Feminist Economics* 3 (Été) : 99-118.
- *Mattingly, Doreen et Karen Falconer Al-Hindi (1995) Should women count? A context for the debate. ("Focus: Should women count? The role of quantitative methodology in feminist geographic research"). *Professional Geographer* 47 (4) : 437-435.
- *McKendrick, John H. (1999) Multi-method research: an introduction to its application in population geography. *Professional Geographer* 51 (1) : 40-49.
- *McLafferty, Sara (1995) Counting for Women. ("Focus: Should women count? The role of quantitative methodology in feminist geographic research") *Professional Geographer* 47 (4) : 436-442.
- *O'Neill, Brenda (1995) The gender gap: re-evaluating theory and method. In Sandra D. Burt et Lorraine Code (dir.) *Changing Methods: Feminists Transforming Practice*. Peterborough : Broadview Press, 327-355.
- *Rose, Damaris (1993) "On feminism, method and methods in human geography: an idiosyncratic overview". *Canadian Geographer / Le géographe canadien*, 37 (1) : 57-60.
- *Walton, John (1992) Making the theoretical case. In Charles C. Ragin et Howard S. Becker (dir.) *What is a Case? Exploring the Foundations of Social Inquiry*. Cambridge (R.-U.) : Cambridge University Press, 121-137.
- *Winchester, Hilary (1999) Interviews and questionnaires as mixed methods in population geography: the case of lone fathers in Newcastle, Australia. *Professional Geographer* 51 (1) : 60-67.

Les entrevues de groupe – une méthode féministe? Mérites et limites par opposition à des entrevues individuelles

Agar, Michael et James McDonald (1995) Focus groups and ethnography. *Human Organization* 54 (1) : 78-86.

*Burgess, Jacquelin (1996) Focusing on fear: the use of focus groups in a project for the Community Forest Unit, Countryside Commission. *Area* 28 (2) :130-135.

Dick, Bob (1998) *Structured focus groups* [Document en ligne]. Disponible à <http://www.scu.edu.au/schools/sawd/arr/focus.html> (consulté 2000-02-17)

Esim, Simel (1997) Can feminist methodology reduce power hierarchies in research settings? *Feminist Economics* 3 (Été) : 137-140.

*Gibbs, Anita (1997) Focus groups. *Social Research Update* (19). [Document en ligne]. Disponible à <http://www.soc.surrey.ac.uk/sru/SRU19.htm> (consulté 2000-02-17).

*Goss, Jon D. et Thomas R. Leinbach (1996) Focus groups as alternative research practice: experience with transmigrants in Indonesia. *Area* 28 (2) : 115-123.

*Holbrook, Beverley et Peter Jackson (1996) Shopping around: focus group research in North London. *Area* 28 (2) : 136-142.

*Israelite, Neita K., Arlene Herman, Faduma Ahmed Alim, Hawa Abdullahi Mohamed, Yasmin Khan et Lynn Caruso, L. (1999) Waiting for "Sharciga": resettlement and the roles of Somali Refugee Women. *Canadian Woman Studies* 19 (3) : 80-86.

*Manfredi, Clara, Loretta Lacey, Richard Warnecke et George Balch (1997) Method effects in survey and focus group findings: understanding smoking cessation in low-SES African American Women. *Health Education et Behavior* 24 (6) : 786-800.

*Montell, Frances (1999) Focus group interviews: a new feminist method. *NSWA Journal* 11 (1) : 44-71.

*Sim, Julius (1998) Collecting and analyzing qualitative data: issues raised by the focus group. *Journal of Advanced Nursing* 28 (2) : 345-352.

*Van Staveren, Irene (1997) Focus groups: Contributing to a gender-aware methodology. *Feminist Economics* 3 (Été) : 131-136.

Textes clefs sur les entrevues de groupe

*Krueger, Richard (1994) *Focus Groups: A Practical Guide for Applied Research*. 2^e édition. Thousand Oaks (CA) : Sage.

*Morgan, David (1997) *Focus Groups as Qualitative Research*. 2^e édition. Londres et New Delhi : Sage (Qualitative Research Methods, vol. 16).

Le nœud gordien de l'entrevue féministe « du dedans » ou « du dehors » : le point sur le débat

*Acker, Sandra (2000) In/out/side: positioning the researcher in feminist qualitative research. *Resources for Feminist Research* 28 (1/2) : 189-208.

*Archibald, Linda et Mary Crnkovich (1995) Intimate outsiders: feminist research in a cross-cultural environment. In Sandra D. Burt et Lorraine Code (dir.) *Changing Methods: Feminists Transforming Practice*. Peterborough : Broadview Press, 105-125.

Carty, Linda (1996) Seeing through the eye of difference: a reflection on three research journeys. In Heidi Gottfried (dir.) *Feminism and Social Change: Bridging Theory and Practice*. Chicago : University of Illinois Press, 123-142.

*Collins, Patricia Hill (1991) Learning from the outsider within: the sociological significance of Black feminist thought. In Margaret J. Fonow et Judith A. Cook (dir.) *Beyond Methodology: Feminist Scholarship as Lived Research*. Indianapolis : Indiana University Press, 35-59.

*Dyck, Isabel (1997) Dialogue with difference: a tale of two studies. In John Paul Jones III, Heidi J. Nast et Susan M. Roberts (dir.) *Thresholds in Feminist Geography: Difference, Methodology, Representation*. Lanham (MD) : Rowman & Littlefield, 183-202.

Elwood, Sarah A. et Deborah G. Martin (2000) "Placing" interviews: location and scales of power in qualitative research. *Professional Geographer* 52 (4) : 649-657.

*England, Kim (1994) Getting personal: reflexivity, personality, and feminist research. *Professional Geographer* 46 (1) : 80-89.

*Herod, Andrew (1993) Gender issues in the use of interviewing as a research method. *Professional Geographer* 45 (3) : 305-317.

*Miles, Miranda et Jonathan Crush (1993) Personal narratives as interactive texts. *Professional Geographer* 45 (1) : 84-94.

*Millen, D. (1997) Some methodological and epistemological issues raised by doing feminist research on non-feminist women. *Sociological Research Online* 2 (3). [Document en ligne]. Disponible à <http://www.socresonline.org.uk/2/3/3.html> (consulté 1999-12-01).

*Mullings, Beverley (1999) Insider or outsider, both or neither: some dilemmas of interviewing in a cross-cultural setting. *Geoforum* 30 (4) : 337-350.

*Oakley, Anne (1981) Interviewing women: a contradiction in terms. In Helen Roberts (dir.) *Doing Feminist Research*. Londres : Routledge & Kegan Paul, 30-61.

*Padfield, Maureen et Ian Procter (1996) The effect of interviewer's gender on the interviewing process: a comparative enquiry. *Sociology* 30 (2) : 355-366.

*Stacey, Judith (1988) Can there be a feminist ethnography? *Women's Studies International Forum* 11 (1) : 21-27. [Réimprimé 1991 in Sherna Berger Gluck et Daphne Patai (dir.) *Women's Words: The Feminist Practice of Oral History*. Routledge : New York et Londres, 111-120].

La « recherche participative » dans la pratique : révision du concept et circonspection apparatus dernièrement

*Borland, Katherine (1991) "That's not what I said": interpretive conflict in oral narrative research. In Sherna Berger Gluck et Daphne Patai (dir.) *Women's Words: The Feminist Practice of Oral History*. Routledge : New York et Londres, 63-76.

Cancian, Francesca M. (1996) Participatory research and alternative strategies for activist sociology. In Heidi Gottfried (dir.) *Feminism and Social Change: Bridging Theory and Practice*. Chicago : University of Illinois Press, 187-205.

Dick, Bob (1997) *Participative Processes*. [Document en ligne]. Disponible à <http://www.scu.edu.au/schools/sawd/arr/partproc.html> (consulté 2000-02-17).

*Gatenby, Bev et Maria Humphries (2000) Feminist participatory action research: methodological and ethical issues. *Women's Studies International Forum* 23 (1) 89-105.

*Grant, Karen R. et douze collègues d'investigation (1999) *Integrating the Social Sciences and Humanities in the Canadian Institutes for Health Research*. Rapport soumis au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et à la Fondation canadienne de la recherche sur les services de santé. Winnipeg : University of Manitoba, Department of Sociology.

*Gustafson, Diana L. (2000) Best laid plans: examining contradictions between intent and outcome in a feminist, collaborative research project. *Qualitative Health Research* 10 (6) : 717-732. Humphries, B. (1997) From critical thought to emancipatory action: contradictory research goals? *Sociological Research Online* 2 (1). [Document en ligne]. Disponible à <http://www.socresonline.org.uk/2/1/3.html>. (consulté 1999-12-01).

Joyappa, Vinitha et Donna J. Martin (1996) Exploring alternative research epistemologies for adult education: participatory research, feminist research and feminist participatory research. *Adult Education Quarterly* 47 (1) : 1-14.

*Kelly, Liz, Sheila Burton et Linda Regan (1994) Researching women's lives or studying women's oppression? Reflections on what constitutes feminist research. In Mary Maynard et June Purvis (dir.) *Researching Women's Lives from a Feminist Perspective*. Londres : Taylor & Francis, 27-48.

Kirby, Sandra et Kate McKenna (1989) *Experience; Research; Social Change: Methods from the Margins*. Toronto : Garamond.

Knight, Michelle G. (2000) Ethics in qualitative research: multicultural feminist activist research. *Theory into Practice* 39 (3) : 170-176.

*Menzetti, Claire M. (1997) Confessions of a reformed positivist: feminist participatory research as good social science. In Martin D. Schwarz (dir.) *Researching Sexual Violence against Women: Methodological and Personal Perspectives*. Thousand Oaks (CA) : Sage, 131-143.

*Mies, Maria (1991) Women's research or feminist research? The debate surrounding feminist science and methodology. In Margaret J. Fonow et Judith A. Cook (dir.) *Beyond*

Methodology: Feminist Scholarship as Lived Research. Indianapolis : Indiana University Press, 60-84.

Opie, Anne (1992) Qualitative research, appropriation of 'other' and empowerment. *Feminist Review* 40 (Printemps) : 52-69.

Renzetti, Claire (1997) Confessions of a reformed positivist: feminist participatory research as good social science. In Martin Schwartz (dir.) *Researching Sexual Violence Against Women: methodological and personal perspectives*. Thousand Oaks (CA) : Sage.

*Shaw, Barbara (1995) Contradictions between action and theory: feminist participatory research in Goa, India. *Antipode: a Radical Journal of Geography* 27 (1) : 91-99.

*Spalter-Roth, Roberta et Heidi Hartmann (1996) Small happinesses: the feminist struggle to integrate social research with social activism. In Heidi Gottfried (dir.) *Feminism and Social Change: Bridging Theory and Practice*. Chicago : University of Illinois Press, 206-224.

*Sparr, Pamela (1998) Looking through the telescope from both ends: participatory research and action as a feminist political practice. *Women's Studies Quarterly* 26 (3/4) : 68-76.

*VanderPlaat, Madine (1999) Locating the feminist scholar: relational empowerment and social activism. *Qualitative Health Research* 9 (6) : 773-785.

Wolf, Diane L. (1996) Situating feminist dilemmas in fieldwork. In Diane L. Wolf (dir.) *Feminist Dilemmas in Fieldwork*. Boulder (CO) : Westview Press, 1-55.

Références de base sur la recherche participative d'action

*Reason, Peter (1994) Three approaches to participative enquiry. In Norman K. Denzin et Yvonna S. Lincoln, dir. *Handbook of Qualitative Research*. Thousand Oaks (CA) : Sage, 324-339.

Établir validité et rigueur dans la recherche qualitative

Acker, Joan, Kate Barry et Joke Esseveld (1996) Objectivity and truth: problems in doing feminist research. In Heidi Gottfried (dir.) *Feminism and Social Change: Bridging Theory and Practice*. Chicago : University of Illinois Press, 60-87.

*Baxter, Jamie et John Eyles (1997) Evaluating qualitative research in social geography: establishing "rigour" in interview analysis. *Transactions of the Institute of British Geographers* 22 (4) : 505-525.

*Code, Lorraine (1995) How do we know? Questions of method in feminist practice. In Sandra D. Burt et Lorraine Code (dir.) *Changing Methods: Feminists Transforming Practice*. Peterborough : Broadview Press, 13-44.

Dick, B. (1999) Sources of rigour in action research: addressing the issues of trustworthiness and credibility. Article présenté lors d'une conférence, Association for Qualitative Research, "Issues of rigour in qualitative research", Melbourne (6-10 juillet).

*Finch, Janet (1999) Developing policy-oriented qualitative research. In Alan G. Bryman et Robert G. Burgess (dir.) *Qualitative Research. Vol. IV*. Londres et Thousand Oaks (CA) : Sage, 180-188.

*Heath, Anthony W. (1997). The proposal in qualitative research [41 paragraphs]. The Qualitative Report [Série en ligne] 3 (1). Disponible à : <http://www.nova.edu/ssss/QR/QR3-1/heath.html> (consulté 2000-02-17)

*Kvale, Steinar (1996) *InterViews: An Introduction to Qualitative Research Interviewing*. Thousand Oaks (CA) : Sage.

*LeCompte, Margaret D. Wendy L. Milroy et Judith Pressle (dir.) (1992) *Handbook of Qualitative Research in Education*. San Diego : Academic Press.

*Poland, Blake D. (1999) Transcription quality as an aspect of rigor in qualitative research. In Alan G. Bryman et Robert G. Burgess (dir.) *Qualitative Research. Vol. III*. Londres et Thousand Oaks (CA) : Sage, 13-32.

Status of Women Canada / Condition féminine Canada (1996) *Gender-Based Analysis: A Guide for Policy Making. Working Document / Analyse comparative entre les sexes: Guide d'élaboration des politiques. Document de travail*. cat SW21-16/1996. Ottawa.

*Walker, Robert (dir.) (1985) *Applied Qualitative Research*. Aldershot (R.-U.) : Gower.

Manuels et anthologies de base

Deslauriers, Jean-Pierre (1991) *Recherche qualitative. Guide pratique*. Montréal : McGraw-Hill.

Lincoln, Yvonna S. et Egon C. Guba (1985) *Naturalistic Inquiry*. Beverly Hills (CA) : Sage.

*Marshall, Catherine et Gretchen B. Rossman (1995) *Designing Qualitative Research*. 2^e édition. Thousand Oaks (CA) : Sage.

*Maxwell, Joseph A. (1996) *Qualitative Research Design: An Interactive Approach*. Thousand Oaks (CA) : Sage Publications.

*Miles, M. B. et A. M. Huberman (1994) *Qualitative Data Analysis: An Expanded Sourcebook*. 2^e édition. Thousand Oaks (CA) : Sage.

Poupart, Jean, Jean-Pierre Deslauriers, Lionel-H. Groulx, Anne Laperrière, Robert Mayer et Alvaro P. Pires (dir.) (1997), *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Montréal : Gaëtan Morin.